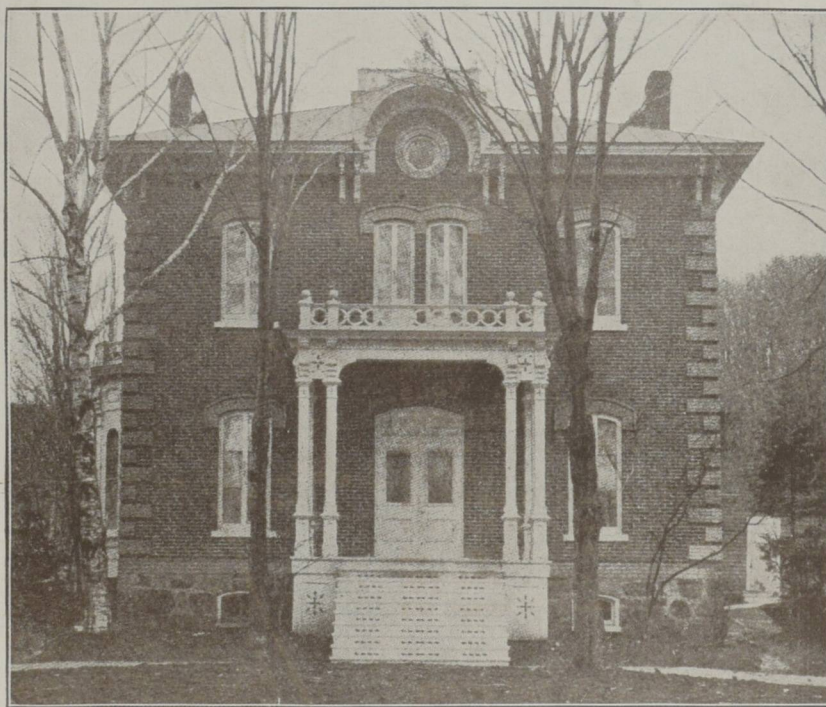


LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

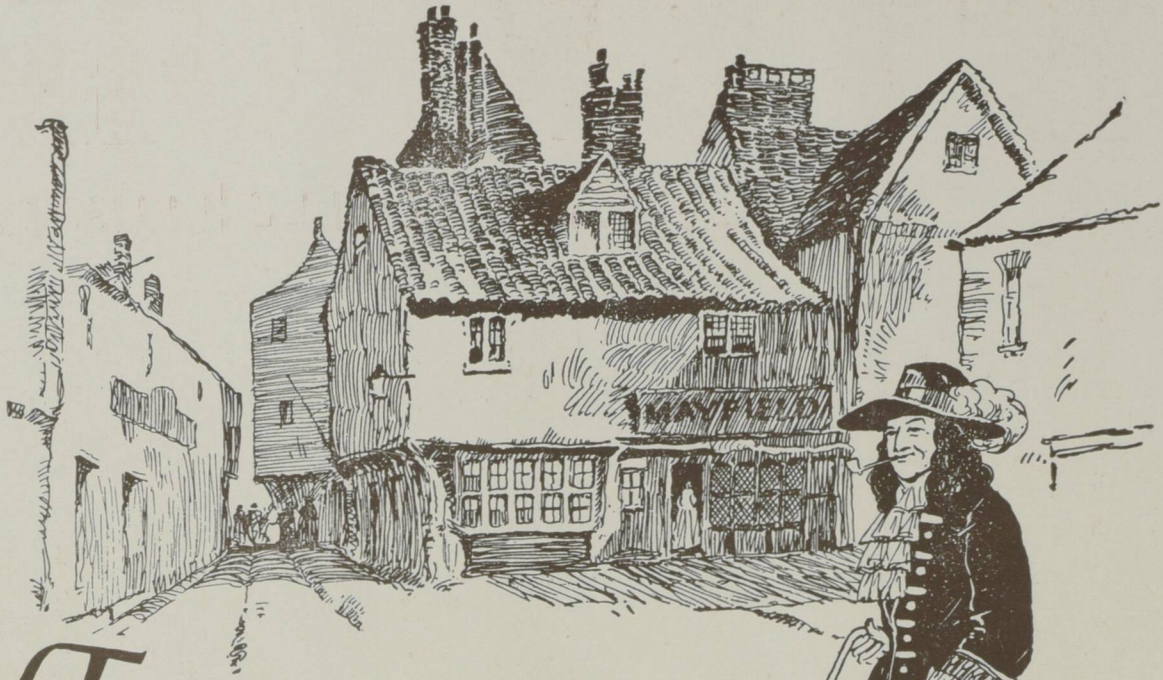
"..... Son vaste souvenir,
Embrasse le présent, le passé et l'avenir."
(DELILLE)



La maison Laurier à Arthabaska

Arts, = Sciences, = Lettres

Janvier, 1928 vol. VIII, no. 8 - 130, St-Vallier, QUÉBEC



Traité suivant un Vieux Procédé Anglais

DEPUIS des siècles, la pipe jouit de la plus grande vogue en Angleterre, sans aucun doute à cause de la très fine qualité du tabac qu'il est possible d'avoir en ce pays. Vous pouvez maintenant vous procurer au Canada, au même prix que les tabacs ordinaires, le meilleur tabac de Virginie—traité suivant un procédé anglais—qui, dès la première bouffée, nous en avons la conviction, vous fera trouver en votre pipe la façon la plus satisfaisante et la plus délicieuse de jouir du tabac. Essayez un paquet de Mayfield et ensuite vous en fumerez toujours.

HACHE GROS POUR LA PIPE ET FIN POUR ROULER DES CIGARETTES

Les paquets contiennent des certificats échangeables contre des paquets de Cartes à Jouer.

ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED
QUEBEC

My6



MAYFIELD

Tabac à Fumer

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

VOL. VIII

QUÉBEC, JANVIER 1928

No 9

De beaux gestes

Le 25 janvier 1928, — un jour de forte tempête, — à l'Assemblée législative de Québec, au cours de la première session de la dix-septième Législature, en la dix-huitième année du règne de George V, l'honorable M. Perreault proposait la motion suivante :

“ Que cette Chambre, pour marquer la satisfaction avec laquelle elle a appris que plusieurs maisons d'une valeur historique exceptionnelle avaient été offertes dans un geste patriotique au gouvernement de cette province, désire exprimer sa gratitude la plus sincère —

aux héritiers de feu l'honorable R. Dobell pour la très vieille et très intéressante maison des Jésuites à Sillery ;

aux héritiers de l'honorable James Cuthbert pour la première chapelle construite dans ce pays, à Berthier, pour l'usage du culte protestant ;

à Messieurs Noah A. Timmins et A. Kirk Cameron, de Montréal, pour une maison déjà chère à toute la population canadienne, la maison de Laurier, à Arthabaska.”

Le distingué député d'Arthabaska appuya sa motion de sa haute éloquence du prétoire qu'il agrandit pour la circonstance, et en parlant de la maison de Laurier, voici ce qu'il dit :

“ Aujourd'hui, ce sont deux puissants industriels de Montréal qui, avec une libéralité qui les honore, offrent à la province de Québec, non pas cette fois un monument historique, mais une maison d'aspect moderne dans laquelle s'est faite une partie de l'histoire canadienne contemporaine. Cette maison, c'est Laurier qui l'a construite ; c'est lui-même qui en a choisi le site et c'est lui-même aussi qui l'a meublée avec un goût simple, mais délicat. Rien n'est changé dans cette demeure. Les meubles, les cadres, les tapisseries, les ornements restent ce qu'ils étaient au temps de Laurier. Oh! rien que de très simple! Pas la moindre trace de luxe ou de munificence. Tout respire une atmosphère d'austérité propre au recueillement et à l'étude. C'est dans cette maison que Laurier a vécu, sans interruption, les années pendant lesquelles il se préparait avec tant de soin au grand rôle qu'il devait jouer dans ce pays. C'est dans cette maison que tant d'hommes politiques, venus des quatre coins du pays, ont étudié et discuté avec le maître de céans, tant de questions dont la répercussion s'est fait sentir dans le Canada entier.

“ C'est dans cette maison également que le vieil homme d'Etat aimait à recevoir, de temps en temps, pour se reposer et refaire ses forces dans le cadre si cher d'une vie simple et paisible. Heureux, très heureux événement que celui qui permet aujourd'hui à la province de posséder cette maison et d'en faire un musée consacré au souvenir du plus illustre de ses enfants. De partout on accourra pour visiter une maison si chère au cœur de tous les Canadiens et, de partout aussi, on louera le geste patriotique de MM. Timmins et Cameron. Il me fait plaisir de signaler à cette Chambre que parmi ceux qui ont semé l'idée que l'on devrait faire un musée national de la maison Laurier, est l'honorable juge Camille Pouliot, que je suis heureux de voir sur le parquet de cette Chambre (l'hon. juge Pouliot est assis à droite du président).

“ M. Timmins est une des personnalités les plus marquantes dans l'industrie minière de ce pays. C'est un créateur et c'est un animateur. Et, quand il ne paraît travailler que pour lui, il ne cesse cependant de travailler pour son pays en organisant des centres de vie active et intense. En Colombie-Anglaise, au Manitoba, dans le Nouvel-Ontario et dans le Nord-Ouest de Québec, il a joué un rôle qui l'honore en contribuant largement au succès d'un très grand nombre d'entreprises. Mais M. Timmins n'est pas seulement un très grand homme de mines, c'est aussi un excellent patriote ; mais il nous a habitués à mieux connaître ses entreprises d'affaires que ses générosités à l'égard de toutes nos institutions et, je le dis à son honneur, il m'a fallu vaincre la modestie de M. Timmins pour pouvoir dire à cette Chambre et à cette province le don généreux qu'il vient de faire.

“ Quant à M. Cameron, il est lui aussi un homme d'affaires considérable, un grand citoyen et un excellent patriote. Admirateur de Laurier et de son grand talent, il a voulu, lui Canadien de langue anglaise, offrir cette maison à une province de langue française en témoignage des bonnes relations qui existent et qui ont toujours existé entre les différents éléments de notre population.

“ A Messieurs Timmins et Cameron, moi qui viens du village de Laurier, j'offre le témoignage ému de ma reconnaissance en m. me temps que je les prie d'accepter la gratitude du gouvernement, la gratitude de cette Chambre et la gratitude de toute la province de Québec”. (longs appl.)

Ce sont de beaux gestes que le Terroir se doit d'enregistrer. Et ce serait incomplet, vraiment, si nous ne rappelions ici que le 14 mars 1919, presque au lendemain de la mort de Sir Wilfrid Laurier, l'honorable Juge Camille Pouliot, siégeant à Arthabaska, formulait, en rendant hommage à la mémoire de Sir Wilfrid Laurier, un souhait dans les termes suivants :

“Serais-je indiscret, en donnant ici l'expression à un vœu intime de la population, celui de voir, grâce à la sollicitude des pouvoirs publics, se conserver dans son cachet historique, comme une relique nationale, la demeure qu'il a habitée. Ce serait là, un puissant tempérament à nos regrets de ne point posséder le corps de ce grand citoyen.”

A M. le juge Pouliot qui a formulé le souhait, à MM. Timmons et Cameron qui l'ont réalisé et à l'honorable M. Perrault qui l'a magnifié, va notre reconnaissance patriotique.

Georges MORISSET.

A travers l'histoire humaine et naturelle

“Naître, vivre et mourir dans la même maison.”— Le premier bal au Canada.—
Un domaine pour une couronne de fleurs.—
Les chanceux et les malchanceux.

Fidèle à ses traditions.

Ce n'est pas sans plaisir que nous constatons, chaque année, combien notre vieille province de Québec est fidèle à ses traditions, même les plus anodines. Et il se trouve que c'est précisément cette province de Québec que l'on se plaît, en toute occasion dans certains milieux de provinces anglaises, à taxer de déloyauté, qui est le coin d'Amérique où l'on conserve absolument intactes des coutumes parlementaires anglaises qui font que notre Parlement, à l'époque des sessions est une sorte de Westminster en miniature.

Nous nous sommes laissé dire que dans les autres provinces ces cérémonies qui marquent l'ouverture de la session, par exemple, prennent le caractère de la plus américaine démocratie ; on y est “yankee” jusqu'au plus parfait débraillé. Dans la province de Québec, il ne nous manque, à bien dire, que les perruques poudrées pour faire revivre en ce coin d'Amérique la “Old England” de Georges III.

C'est qu'au “pays de Québec” rien ne change, la loyauté comme le reste. Il semble que pour nous, nous ayons enfoncé en notre tête, pour nous servir de règle de conduite, ce vers de Sainte-Beuve :

Naître, vivre et mourir dans la même maison.

Aussi sommes-nous constamment enveloppés de souvenirs, entourés de choses encore familières et qui parlent de notre passé.

Dans la plupart de nos maisons canadiennes, l'on ne détruit rien et l'on garde sous les toits une grande pièce de débarras que l'on appelle la “chambre aux vieux objets”. Tout ce qui ne sert plus est jeté là. On trouve en cet endroit des tas de riens auxquels on ne pense plus et qui nous rappellent tout de même des tas de choses quand nous les retrouvons. Il y a là de bons vieux meubles amis auxquels sont attachés des souvenirs d'événements de joie et de tristesse, des dates de notre histoire et qui ont pris à force d'être mêlés à notre vie une sorte de personnalité, une physionomie. Dans le même ordre d'idées, nous sommes la province “aux vieux objets”.

Et c'est pourquoi, nous n'avons pas à rougir de nos antiques coutumes, de nos désuètes traditions parlementaires. Ne nous rappelleraient-elles que notre traditionnelle loyauté qu'on devrait les entourer de plus d'affection encore pour nous consoler des injures qu'on nous lance de temps à autre.

Ce sont ces réflexions qui nous traversent l'esprit chaque fois que dans la grande salle or et rouge, du Conseil Législatif, nous assistons aux diverses manifestations de l'antique cérémonial de l'ouverture de la période parlementaire. L'autre jour, tout s'est passé comme les années précédentes, même comme aux jours les plus brillants du régime actuel. Et tout cela indique, encore une fois, pour ceux qui voient et ceux qui savent, que notre loyauté doit être à l'abri de tout soupçon.

Ce que les Jésuites ont enregistré en 1667.

Dans le “Journal des Jésuites” pour l'année 1667, l'on enregistrait ce qui suit : “Le 4^e (février 1667) le premier bal

du Canada s'est fait chez le sieur Chartier. Dieu veuille que cela ne tire point en conséquence.”

Il y a donc juste 250 ans, cette année, qu'a eu lieu le premier bal au Canada. On ne mentionne pas cependant dans les archives de ce temps si ce bal du Sieur Chartier était un bal costumé ou un bal ordinaire, simple soirée de danse. Il y a eu bien d'autres bals depuis au Canada et, en particulier, à Québec, mais il est très probable que nul n'aura approché en splendeur et en élégance ce Bal Historique qui aura eu, le 27 décembre 1927, pour scène, les salles de l'Assemblée législative et du Conseil législatif.

Sera-ce le premier bal historique du genre ? Probablement non. Au temps de la splendeur du Château Saint-Louis, il y eut de nombreux bals, costumés et autres, et c'est probablement pendant l'une de ces manifestations sociales que s'ébauchèrent ces fameuses amours, chantées par Lamartine, de cette beauté québécoise dont on a jamais su si elle s'appelait Mlle Prentice ou Mlle Simpson, avec le lieutenant de vaisseau Nelson, plus tard, l'amiral Nelson, vainqueur de la fameuse bataille de Trafalgar. On sait qu'à ce sujet l'on a déjà conclu que si ces amours eussent été prolongées quelque peu, si Nelson avait réalisé son rêve d'épouser sa flamme et de rester à Québec, la bataille de Trafalgar n'aurait peut-être pas eu lieu et la carte de l'empire britannique ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui.

Mais revenons au premier bal qui fut donné au Canada par le “sieur Chartier”, selon le “Journal des Jésuites” et dont le rédacteur de ce journal craignait des conséquences. Ce sieur Chartier était Louis-Théandre Chartier de Lotbinière qui, le 1er mai 1666 était appelé par la Compagnie des Indes Occidentales à remplir les fonctions de lieutenant civil et criminel de la Prévôté de Québec. Il était alors sans emploi. Il fut installé dans ces fonctions le 10 janvier 1667. Le nouveau titulaire avait, de par ses fonctions, juridiction en première instance sur toutes les causes civiles et criminelles de la dépendance de Québec et, en seconde instance ou en appel, sur les arrêts des juges seigneuriaux. Le jugement en dernier ressort devait appartenir au Conseil Souverain, sauf le recours suprême au Conseil d'Etat du Roi.

C'était pour célébrer sa nomination à cette charge importante, qu'il avait déjà remplie en 1664 sous M. de Mézy et dont il avait été démis, un peu plus tard, par M. de Tracy en faveur de Jean Bourdon que M. Chartier de Lotbinière donna un bal, le premier, avons-nous dit, au Canada.

Sans doute plusieurs de ces personnages que nous venons de nommer en rappelant ce fait de la petite histoire canadienne, seront représentés au Bal Historique de ce soir et il sera intéressant de les revoir revivre à deux-cent cinquante ans de distance.

Notre feu “national et sacré !”

Le feu qui, décidément, ne respecte plus rien à Québec, vient de détruire, aux portes de la ville, une de ces maisons historiques qui deviennent de plus en plus rares, foudroyées périodiquement par les incendies ou démolies par le Démon de la Restauration. La vieille Maison de Maizerets, ancienne “Ca-

nardière" qui, depuis 1776, servait de maison de campagne des élèves du Petit Séminaire de Québec n'est plus qu'un monceau de ruines.

Cette maison, à peu près détruite de fond en comble, avait été maintes fois déjà visitée par le feu mais l'on avait toujours trouvé moyen de la faire revivre de ses cendres.

La première fois qu'elle fut incendiée ce fut par les troupes américaines de Montgomery qui en commirent bien d'autres en 1775. Elle existait alors depuis que le séminaire avait acheté une partie du terrain où elle se trouve de Thomas Doyon qui l'avait acquis des fils de Simon Denys qui lui-même s'était fait concéder plusieurs arpents de ce terrain des Pères Jésuites à qui le duc de Ventadour avait concédé la seigneurie de Notre-Dame-des-Anges dont le terrain sur lequel se trouve la maison en question faisait partie.

On appelait cette terre, vers 1705, quand le séminaire en fit l'acquisition de Thomas Doyon, la "Canardière" et il y avait, dessus, alors, une maison qui était le premier corps de celle qui nous occupe en ce moment.

Après que cette maison fut en partie incendiée par les Américains, le séminaire la fit reconstruire l'année suivante et en fit une maison de vacances pour les élèves. L'ancienne chapelle qu'elle contenait avait disparu et il en fallait une autre; c'est Mgr Briand qui paya à peu près tous les frais de la nouvelle chapelle. On y fit une adjonction en 1848 et, l'année suivante, elle perdit son nom de "Canardière" pour prendre et garder celui de Maizerets qui était le nom d'un des plus insignes bienfaiteurs du séminaire, Mgr de Maizerets, ancien supérieur de cette institution. On vint dans les archives du séminaire, que ce furent les élèves qui, par une résolution passée en 1850, demandèrent ce changement de nom parce que, alléguaient-ils, l'Asile de Beauport, qui venait d'être construit tout près de là, portait ce nom d'abord et ils ne voulaient pas que ce dernier que portait aussi leur maison devint synonyme de Charenton. Cette résolution, dont le texte original, encadré, est demeuré pendant cinquante ans dans la salle de récréation du petit séminaire et qui est aujourd'hui aux Archives, était suivie des noms de 159 élèves.

Voilà donc une très respectable et très précieuse relique que vient encore de nous enlever le "monstre rouge".

A ce sujet, il convient de rappeler que l'on concédait, en ce temps-là, vers 1660 — des terrains à bien bon marché. Cette seigneurie de Notre-Dame-des-Anges dont nous venons de parler fut concédée par les Jésuites à Simon Denys, — un terrain de quatre lieues de profondeur, — moyennant, chaque année, une "couronne de fleurs pour être placée sur le Saint-Sacrement le jour de sa fête".

Dans nos forêts laurentiennes.

Comme chez les hommes, il y a des animaux qui sont malchanceux et d'autres qui ont de la chance. Prenons nos braves fauves des Laurentides, plus particulièrement nos ours, nos orignaux, nos caribous et nos chevreuils.

Quelle déveine chez ces pauvres ours ! Pendant près de deux ans, le gouvernement de leur pays a mis leur tête à prix et on les a pourchassés de toutes les façons pour gagner la prime accordée pour chacune de leurs têtes abattues. Il est vrai que ces malheureux avaient fait dans des troupeaux d'innocentes brebis de telles polissonneries qu'il fallut songer à les tuer... Pour leur apprendre à vivre. Il est cependant heureux pour ces bêtes que tout récemment l'on ait écarté l'épée de Damoclès continuellement suspendue au-dessus de leur tête. Mais n'importe, ils ne se relèveront de longtemps des hécatombes dont ils ont été les victimes et qui ont décimé la race des "black Bears" laurentiens. Voilà, en somme, un animal qui n'a pas de chance, qui n'en a, au reste, jamais eue.

Au contraire, prenons l'orignal, notre "alces americana", le roi de nos forêts canadiennes; à peine a-t-il à déplorer quelques mauvais coups de fusil parmi ses congénères que tout de suite, le gouvernement craignant d'en voir éteindre l'espèce comme, naguère, celle des grands wapites, le couvre de sa protection et défend de le tuer, non pas seulement pendant un an, deux ans, mais pendant tout un lustre. Et voilà le roi de nos forêts libre de vagabonder à foulées que veux-tu dans les profondeurs de nos vastes halliers et dans l'étendue de nos plaines sans fin.

Même heureux sort pour notre caribou des bois, le "tarrandus habilis", pour faire plaisir aux savants, et pour notre chevreuil, "scervus virginianus".

Il est vrai cependant qu'il ne faudrait pas trop s'enthousiasmer sur l'heureux sort du caribou, car l'on ne sait pas grand-chose de lui depuis quelques années puisqu'on ne le voit plus. Peut-être la race a-t-elle été la proie d'affreuses épidémies et alors il serait aussi à plaindre que Maître Martin. Mais peut-être aussi la tribu de nos caribous des bois vagabonde-t-elle présentement, joyeuse, dans la liberté des lointaines régions du Lac Supérieur, par exemple. N'importe, s'il reparait, un jour proche, dans les trois prochaines années, il pourra dormir tranquille dans ses taillis et brouter en paix les mousses et les arbustes tendres. Lui aussi, durant les trois années à venir, est sous la protection du gouvernement.

Quant au chevreuil, pendant trois ans également, il aura moins à craindre les funestes flambeaux que son inexplicable instinct le poussait à regarder fixement jusqu'à ce que la balle du traître qui tenait la torche vint le frapper à mort. Comme sa chair si délicieuse aux gourmets ne pourra plus être vendue pendant trois ans, cinquante pour cent au moins de nos daims canadiens auront la chance d'échapper à la balle meurtrière. Car l'on ne tue pas seulement le chevreuil pour le plaisir de tuer, mais pour que "ça rapporte" aussi. Les profits étant supprimés, le chevreuil peut jouir davantage de la liberté.

Damase POTVIN.

Une dame très avare feignait d'oublier chaque année de solder le compte de son médecin. Un jour, le rencontrant dans la rue, elle songea à se procurer une consultatio gratuite.

Que faites-vous donc quand vous êtes enrhumé, docteur ? demanda-t-elle.

— Je tousse, Madame ! répondit le docteur en saluant.

Les
"détresses"
du
célibat !



GEOGRAPHIE HUMAINE ET FAIBLESSE HUMAINE

par G.-E. MARQUIS

Il y a un demi-siècle, c'est-à-dire vers 1877, la population de la ville de Québec dépassait légèrement 60,000 habitants. C'est dire qu'à cette époque, trois quarts de siècle après la cession du Canada à l'Angleterre, la ville de Québec avait une population aussi élevée que la Nouvelle-France entière, lors de la capitulation de Montréal.

D'après le dernier rapport des censeurs de la cité de Champlain, la population de celle-ci serait actuellement de 131,000 âmes, soit un peu plus du double de ce qu'elle était il y a un demi-siècle environ.

Cette progression numérique a été un peu lente, si on la compare à l'augmentation rapide de la population de certaines villes de la province de Québec et tout particulièrement de l'Ouest canadien. Montréal, la Métropole commerciale du Canada, a sans doute progressé plus rapidement et a vu le chiffre de sa population se septupler au moins, dans le même laps de temps. Aujourd'hui, l'on estime que la population de Montréal a atteint ou est tout près d'atteindre le million. Nous nous en réjouissons fort parce que c'est là un signe de prospérité et une preuve évidente de son développement commercial.

Cette prospérité et cet accroissement pourraient étonner, à bon droit, celui qui n'en connaîtrait pas les causes, mais nous ne croyons pas enlever de mérite à la population de Montréal en disant que la nature l'a favorisée un peu et que, de plus, certains travaux, qui ont permis de faire de Montréal la tête de la navigation fluviale, ont contribué pour une large part, à l'expansion de cette grande ville.

Même un professeur de géographie humaine, qui aurait étudié notre pays, l'aurait traversé d'un bout à l'autre et aurait séjourné, à différentes reprises, à Québec aussi bien qu'à Montréal, ne saurait ignorer les causes du développement lent, au point de vue numérique, aussi bien qu'au point de vue commercial, de la ville de Québec, ni les facteurs qui ont le plus contribué à l'extension numérique et économique de la Métropole commerciale. Pourtant, il s'en est trouvé un, si nous en croyons les paroles qui sont rapportées de lui dans un des derniers numéros du "Journal de la Société de Statistique de Paris".

Nous lisons, dans le procès-verbal de la séance du 19 octobre 1927 de la dite Société de Géographie, qu'à la suite d'une conférence donnée par M. Jean Brunhes, sur "Le Peuplement du Canada", l'on aurait tenu les propos suivants, au sujet de certaines villes canadiennes.

En effet, voici comment cet incident est rapporté dans procès-verbal dont nous venons de parler :

"M. le Président, toutefois, signale à M. Jean Brunhes combien lui et le Secrétaire général ont été surpris par le développement prodigieux des villes de Montréal, Winnipeg, tandis que l'ancienne ville de Québec avait à peine doublé sa population depuis 1867 et combien ils seraient curieux d'en savoir les causes.

M. Jean Brunhes explique en effet que Québec jouit d'une situation commerciale moins favorable que Montréal, qui est le point d'aboutissement des bateaux de blé venant de l'Ouest. Mais qu'il faut voir surtout la raison de son faible développement dans l'état d'esprit de sa population qui reste figée dans sa forme traditionnelle, sans grande initiative et trop craintive au sens économique.

Trop de spéculation intellectuelle, pas assez d'essor constructif. Cet essor, cet allant ne font pas défaut à Montréal qui, bien que située à 1,000 milles de l'Océan et bloquée six mois par les glaces chaque année, a reçu dans son port jusqu'à 1,220 navires de gros tonnage dans l'année.

M. Vigouroux a voyagé au Canada et compare Québec à une petite ville de province française tant comme architecture, distribution de la voirie, etc., que comme mentalité dans la population.

Par contre, Montréal est la véritable ville américaine, le type parfait de la ville champignon, "Mushrooms Towns", dans laquelle la sympathie à l'égard de ce qui est français reste vive. A l'appui, M. Vigouroux cite le grand succès au Canada de l'emprunt français de 1924.

Comme on peut le constater, M. Jean Brunhes, qui est professeur de géographie humaine au Collège de France, n'a pas fait connaître tous les facteurs qui ont retardé le développement plus rapide de la capitale provinciale. Et pour un professeur de géographie humaine, c'est une lacune fort grave, surtout quand ce professeur a séjourné à Québec et à Montréal, à diverses reprises, comme nous l'avons dit il y a un instant.

Comme situation géographique, il est facile de constater que Québec, resserrée comme elle l'est entre deux bandes étroites de terre arable, ne pouvait se développer plus rapidement que l'allure prise par l'expansion de la culture du sol, dans son entourage.

De plus, lorsque la construction des navires de bois fut remplacée par celle des navires de fer, Québec perdit son industrie la plus prospère, et comme il n'y a pas de mine de fer à exploiter dans la région et que nous n'avons pas, non plus, de haut fourneau d'installé ici, cette industrie des navires de fer fut implantée aux Etats-Unis, en particulier, de même qu'en Angleterre.

Plus tard, comme il y avait avantage à faire monter les navires de tout tonnage à Montréal, des hommes influents de la Métropole obtinrent des subsides considérables du gouvernement fédéral, pour faire creuser un chenal assez profond entre Québec et Montréal, et c'est ainsi que, dans peu d'années, l'on vit se déplacer la tête de la navigation fluviale de Québec à Montréal.

Voilà donc trois causes, entre plusieurs autres que nous pourrions encore citer, qui expliquent un peu et même beaucoup les raisons de l'extension rapide de Montréal et ce que Jean Brunhes appelle, chez nous, un manque "d'essor constructif".

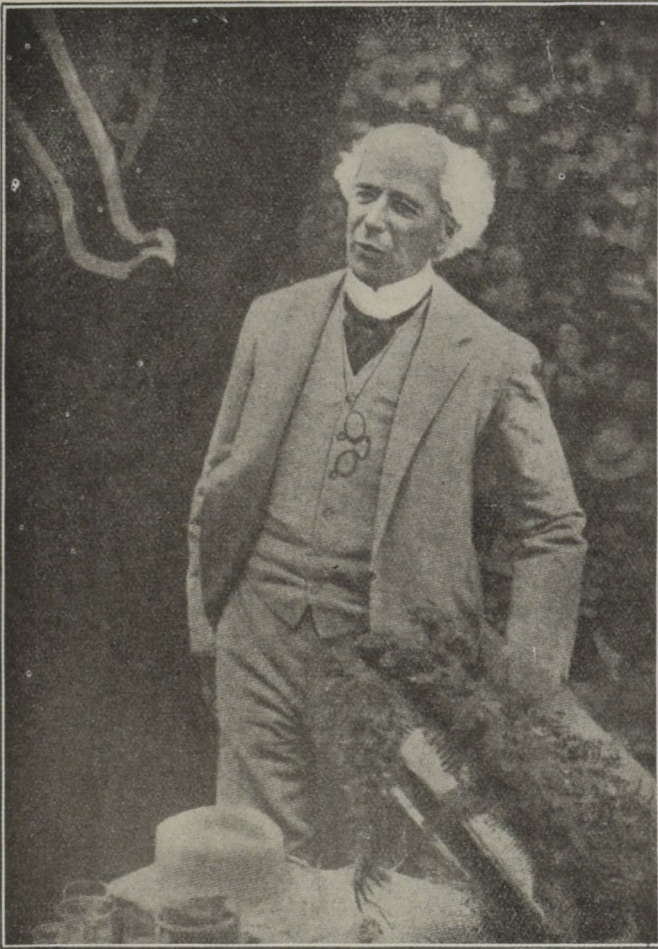
Un collègue de M. Jean Brunhes n'y va pas avec moins de sûreté que le premier et il n'est pas plus justifiable que celui-ci, étant donné que lui-même, suivant ce que l'on affirme, "a voyagé au Canada".

Prétendre que la ville de Montréal est "le type parfait de la ville champignon" c'est exagérer un peu fort, quand on sait que Montréal fut fondé en 1642. Voilà un "champignon" qui a pris du temps à pousser et à se développer. Nous pouvons bien dire que certaines villes de l'Ouest, toutes fondées, ou à peu près, depuis 50 ans, sont des villes "champignons". Nous avons même dans la province de Québec, des petites villes très prospères, auxquelles on peut aussi donner le titre de villes "champignons", comme celles de Grand'Mère, de Shawinigan, d'Arvida, de Dolbeau et de quelques autres qui ont surgi du sol en peu d'années.

Toutefois, nous ne voulons pas blâmer plus qu'il ne faut les deux "tombeurs" de la ville de Québec, parce que le procès-verbal dans lequel nous puisons ce renseignement peut bien manquer de précision, et nous attendons d'avoir parcouru la communication de M. Jean Brunhes sur "Le Peuplement du Canada", avant de pousser plus loin nos observations, car nous ne voulons pas croire que M. Jean Brunhes, un savant professeur de géographie humaine du Collège de France, ait parlé à travers son chapeau et se soit permis de faire des comparaisons injustes envers la capitale provinciale et la Métropole commerciale. Nous avons suivi avec trop d'intérêt les quelques allocutions qu'il a prononcées à Québec, et nous avons été trop intéressés par les paroles qu'il a dites dans ces différentes occasions, pour croire que, rendu là-bas, chez lui, il ait perdu la mémoire et se soit permis de parler de la géographie humaine comme un novice en la matière, à moins que cette science de la géographie humaine ne soit inhérente à celle de la faiblesse humaine, qui veut que les plus forts, parfois, s'égarant : Errare humanum est.

IL Y A TRENTE ANS ? DÉJÀ !

Un "Salut à Québec" de Sir Wilfrid LAURIER.



“Quand ce “Chanteclerc” saluait l’ancre du Canada.”

Ceux de l'âge mur, présentement, parmi les Québécois ou les Canadiens, ne se rappellent-ils pas avec émotion l'époque charmante, — elle tient presque de l'épopée, — où Laurier, dans la force et la plénitude de sa carrière, par ses discours, encharmant les foules, enthousiasmait ses admirateurs? Qui n'a souvenir, par exemple, par ni les québécois surtout, de ce discours qu'il fit au parc Victoria, à la fin d'août 1907, au cours d'une manifestation grandiose à l'occasion du retour de son premier voyage officiel, en Europe, particulièrement à Londres, où il avait été en quelque sorte la figure dominante parmi toutes les grandes personnalités qui y étaient accourues pour célébrer le jubilé de la reine Victoria? Qui, parmi ceux qui survivent, n'éprouveront pas la même émotion de fierté patriotique à relire ce fameux “salut à Québec” du grand orateur? Qui, parmi ceux qui n'y étaient pas, dépouillés de tout préjugé politique, n'éprouveront pas un sentiment d'admiration et de fierté nationale pour celui que l'on doit compter parmi les plus grandes figures de notre terroir canadien?

Lisez... écoutez plutôt cette voix d'il y a trente ans, cette voix d'outre-tombe, non, cette voix de l'AU-DELA !

Georges MORISSET.

“Messieurs, si j'en crois les termes de l'adresse que vous venez d'entendre, le voyage que je viens de faire en Angleterre, en France, en Europe, a trouvé quelque écho dans le cœur de mes compatriotes. Laissez-moi vous dire sans aucune hésitation que la plus belle partie de ce voyage, qui peut-être, puis-je le dire sans jactance, a eu quelque succès, que la plus belle partie de ce voyage, c'est le retour. (Appl.) J'aimais mon pays au départ ; je l'aime cent fois plus au retour. (Appl.) J'étais fier de mon pays avant d'avoir vu les pays les plus fameux, je suis encore cent fois plus fier que je l'étais du Canada, ma terre natale. (Appl.)

J'ai vu les vertes collines de l'Ecosse, j'ai vu les champs de l'Angleterre, coupés de haies et émaillés de bois luxuriants de richesse ; j'ai vu les plaines fertiles de la France couvertes de blé, couvertes de vignobles ; j'ai vu les montagnes, les lacs et les vallées de la Suisse, fameuses par leur beauté éternellement jeune, célèbres surtout parce qu'elles furent le berceau de la liberté en Europe, à l'époque où la liberté était inconnue ; j'ai vu l'Italie, j'ai vu les plaines de la Lombardie, ces plaines que Bonaparte montrait à ses soldats et qu'il leur indiquait comme les plus belles du monde ; j'ai vu les côtes de la Toscane, baignés au pied par les flots azurés de la Méditerranée, tandis que sur leurs flancs, la vigne, l'olivier et le figuier s'étalent jusqu'aux têtes les plus inaccessibles le long des espaliers.

Messieurs, il faut le reconnaître, le Ciel a été prodigue de ses dons pour ces pays-là, mais laissez-moi vous le dire, si beaux qu'ils soient, le Canada est encore plus beau !

J'ai vu Londres avec ses immenses richesses ; j'ai vu Paris avec son incomparable beauté artistique ; j'ai vu Rome avec tous ses trésors, eh ! bien ni Londres, ni Paris, ni Rome, non pas même, quoiqu'elle soit la capitale de la religion à laquelle j'appartiens, non, ni Londres, ni Paris, ni Rome n'ont parlé à mon cœur comme le rocher de Québec lorsque je l'ai aperçu à mon retour. (Appl.)

Tous ces pays ont une histoire. Nous aussi nous avons une histoire. Le volume de notre histoire n'est pas aussi compact que le leur, mais, page pour page, il est aussi bien rempli, et, du reste, si ces pays ont une histoire, s'ils ont le passé, nous, nous avons l'avenir, et c'est toujours les yeux fixés sur l'avenir, c'est toujours les yeux fixés sur le Canada que chaque fois que j'ai ouvert la bouche, en Angleterre ou en France, j'ai trouvé, j'ai cherché mon inspiration. (Appl.)”

LA FILEUSE

*Filez, grand'mère, en fredonnant
Et que votre voix qui s'affile,
Grave en nos têtes d'enfant,
Que le rouet qui file, file,
Soit le lien qui tient au champ
Les jeunes à l'âme fragile (1)*

Au fond d'une vaste cuisine, près d'une fenêtre qui donne sur le chemin, en face de la porte béante qui laisse découvrir les pacages, les blés couleur de filasse et l'érablière au front jaunissant, je la vois encore, se révéler à mes yeux attendris, la silhouette voûtée d'une antique fileuse de chez nous. Soixante quinze hivers, en marquant de rides ce noble front, et en courbant cette fruste taille, n'avaient pas ralenti l'ardeur du pied qui actionne le rouet, ni altéré la sérénité reposante qui se répand sur ce visage.

A même un *toron* de laine préparé par les cardes-à-main et posé sur un tabouret à sa portée, elle a pris machinalement quelques écardées qui reposent maintenant sur ses genoux. Une à une, les écardées se succèdent dans ses mains encore souples, qui d'un incessant mouvement de va-et-vient, étirent la laine que les ailettes tordent et que le fuseau avale avec avidité.

Bien d'aplomb sur ses trois pieds très habilement ciselés, le vieux rouet trapu ronronne une chanson légère, qui n'est guère plus qu'un doux murmure, un léger bruissement.

Une fillette de huit ans, qui manie encore un peu gauchement les cardes, en suivant attentivement du regard les gestes de l'aïeule, dont elle guette chaque parole avec avidité, me remet en mémoire ces vers du poète auvergnat Vermeuzou :

*“ Ecouter les récits d'une aïeule naive
Qui file en humectant son fil de salive ”*

C'est un dévidement de légendes de récits touchants que la fillette absorbe avec autant d'ardeur que le rouet absorbe le fil.

— Est-ce que je ne serais pas assez grande pour filer ? A quel âge avez-vous commencé, grand-mère ?

— J'ai commencé moi-même à neuf ans sans me faire prier. Je n'étais pas plus haute que le rouet ; mais, dans ce temps là, on n'avait pas peur de s'éfieller ou de s'échigner comme à c't'heure. J'ai bien peur, ma pauvre petite, qu'en grandissant, la pédale du piano, la roue de l'auto t'attirent plus fort que la pédale et la roue du rouet. Les fileuses sont pas mal rares parmi les jeunes. Est-ce que les études ne les rendent pas un peu folichonnes ? Plusieurs veulent se donner des airs de filles de gros bourgeois.

— Ah ! fait timidement la petite, c'est donc pour ça que Carmen à Pierrichon disait que c'était pas payant de filer, ... que c'était bon rien que pour des filles d'habitant !

— Bien ! reprit la grand'mère sans s'émouvoir, pas payant ? c'est selon ! si tout le monde avait dit ça, l'on n'aurait pas eu grand chose à se mettre sur le dos ! Dans les années dures on avait de la chance de vendre quelques aunes de toile ou de flanelle pour rachever de payer les marchands, à la Toussaint. Ce n'est pas toujours ce qui est le plus payant qui rapporte le plus de profit. Comme de raison ma petite, sur la terre on ne peut pas toujours mesurer son temps à la

cent. Les lainages du magasin ça ne dure pas, c'est du butin éventé bien souvent ! Et puis si tu veux savoir, le rouet rempli les vides de la journée, il n'empêche pas de voir à l'ordinaire, de montrer les lettres, les prières et le catéchisme aux enfants. C'est en filant et en tricottant que nos mères à nous autres dévidaient leurs fusées, de belles chansons et de vieux contes. Il y a bien des choses que j'ai connues moi dans mon jeune temps et que tu ne verras plus, toi, fille.

Les yeux de l'enfant jetèrent une flamme interrogatrice — L'hiver, continua la grand'mère, on n'avait pas les moyens de perdre du temps en visite, et quand on voulait faire un brin de jasette, on invitait les voisines à une soirée de filage. Chacune emportait son rouet, sa laine et son caquet. C'est dans ces soirées qu'on se mettait au courant de la vie du monde. A tour de rôle, on chantait des chansons et on contaient des histoires du temps passé. On ne se réunissait pas rien que pour faire des cancons. Les meilleures fileuses, comme les meilleures chanteuses apprenaient aux autres leurs secrets. C'est comme ça qu'on s'ambitionnait à se perfectionner tout le temps.

— Pourquoi, grand'mère, vous ne faites pas carder votre laine au moulin ?

— Si j'étais bien pressée, je l'enverrais au moulin, mais c'est toujours six sous par livre que je m'exempte de payer. Du reste, j'aime toujours me servir des cardes à main pour la chaîne qui est plus forte, rapport que ça se file plus long. Tu sais qu'une cardeuse peut aisément fournir cinq à six rouets quand la laine est bien écharpillée.

— Combien de laine filez-vous dans une journée ?

— Ça dépend, si c'est de la chaîne ou de la tissure ! Je ne file pas à l'ambition, mais, suivant moi, il ne faut pas perdre de temps pour filer trois fusées de chaîne de trente portées (600 tours de dévidoir par fusée), c'est-à-dire, environ une livre de laine. On file presque le double de tissure. On desserre un peu la vis de réglage et le rouet qui tourne plus lentement, est plus affamé d'un fil moins tordu.

On file à l'envers aussi des fois pour se faire de belles étoffes à hardes d'enfants.

— La filasse ça se file-t-y pareil comme la laine ?

— Oui, mais il faut avoir une petite tasse d'eau pour s'humecter les doigts de temps à autre afin de tenir le brin un peu *muque*. Le filage de la filasse fait voler des aigrettes un peu partout et surtout sur nos tabliers. On file environ la même quantité. Pour la tissure, on prend la filasse la plus commune qu'on mélange parfois avec des dessous d'écochoir.

Voilà ce que j'ai appris en écoutant le murmure du rouet, le gazouillis plein de grâce de l'enfant et les accents pénétrants de la fileuse. Si je m'arrête, ce n'est pas que je sois rendu au bout de ma fusée... mais je veux laisser parler le poète

*“ Il rappelle les jours où ma vieille grand'mère
L'aïeule au front serein, nimbé de cheveux blancs
Tout en filant chantait pour les petits enfants
Ou murmurait tout bas les mots d'une prière.” (1)*

En filant, ma grand'mère changeait aussi rapidement de sujet d'entretien que d'écardée de laine pour satisfaire la versatilité de nos esprits. C'était tantôt le Petit Chaperon Rouge, Le Petit Poucet, etc. Il arriva même une fois, qu'un

(1) Vers inédits de L.-G. Fortin, B. S. A.

(1) Millicent, *Le Canada Français*, p. 266, 1927.

peu lasse de redire sans cesse les mêmes choses, elle tenta un récit en raccourci. La réplique d'un des bambins ne se fit pas attendre.

— Grande maman, vous trichez, vous nous en passez des bouts !”

Un autre fois, l'un de nous éclata en sanglots en entendant chanter le Petit Ramoneur.

— “ Qu'as-tu à pleurer, mon petit, fit la mère ? ”

— “ C'est mémère qui nous fait de la peine avec le Petit Ramoneur. Elle ne veut pas nous dire où il est le petit ramoneur pour qu'on l'amène ici. On en aurait bien soin ! ”

Que de souvenirs d'enfance nous rattachent au rouet qui nous émerveilla dès le berceau. Que de mèches de cheveux arrachées sous sa courroie et de doigts endoloris au contact de ses ailettes et des rayons de sa roue ! Que de légendes, que de chansons, que de prières apprises dans son murmure incessant !

Le rouet est de tous les instruments de la production domestique celui qui mérite le plus de retenir notre attention. Outre que son activité dans le passé a prévenu bien des départs, des abandons et des déracinements, il présente encore un des traits les plus gracieux de nos foyers ruraux. Il est de plus le roi, le soutien et comme le symbole de tous les autres instruments, à tel point que le dévidoir, la tournette, l'ourdissoir et le métier ne peuvent vivre sans lui.

Ceux, qui ne voient dans le rouet qu'un vulgaire objet démodé au quel ne s'attache plus qu'un souvenir historique et poétique, sont des observateurs par trop superficiels des choses de la campagne.

Sous la poussée de la grande industrie, génératrice de progrès comme de regrets nostalgiques vers le passé, le rouet, il est vrai, est disparu sauf de la province de Québec, refuge assuré de toutes les bonnes vieilles traditions.

Tenace aux mains de nos grand'mères, les nobles gardiennes d'une tradition héroïque, le rouet continue de tourner pour le soutien des générations présentes et pour l'édification des générations futures.

Le rouet, cependant, dont le domaine se rétrécit tous les jours, reste encore en activité dans nombre de nos foyers pour enseigner l'énergie et pour s'opposer à l'abolition des petites industries domestiques, dont il est le principal soutien. Les petites industries féminines régénérées en harmonie avec les besoins modernes promettent encore d'être pour nos foyers ruraux, une source d'agrément et de prospérité et un instrument d'initiation à la vie rurale.

La fileuse est donc au foyer un sujet plein d'inspiration. Sa disparition creuserait un vide profond, romprait l'harmonie du beau tableau familial que peuvent encore admirer nos contemporains.

Filez, filez, grand'mère, pour que votre petite fille apprenne que le rouet est un instrument qui la rive à la terre et au pays.

Filez, filez, grand'mère, parce que le rouet chasse du foyer la tristesse, l'oisiveté et la misère.

Filez, filez, grand'mère, parce que le pied qui fait tourner le rouet est celui qui agite le ber : un foyer sans ronronnement et sans gazouillis d'enfants est presque un foyer désert.

Filez, filez, grand'mère, pour dire aux générations dont le courage s'amoindrit que c'est par le travail que vous avez résisté au courant qui entraîne vers les citées peuplées.

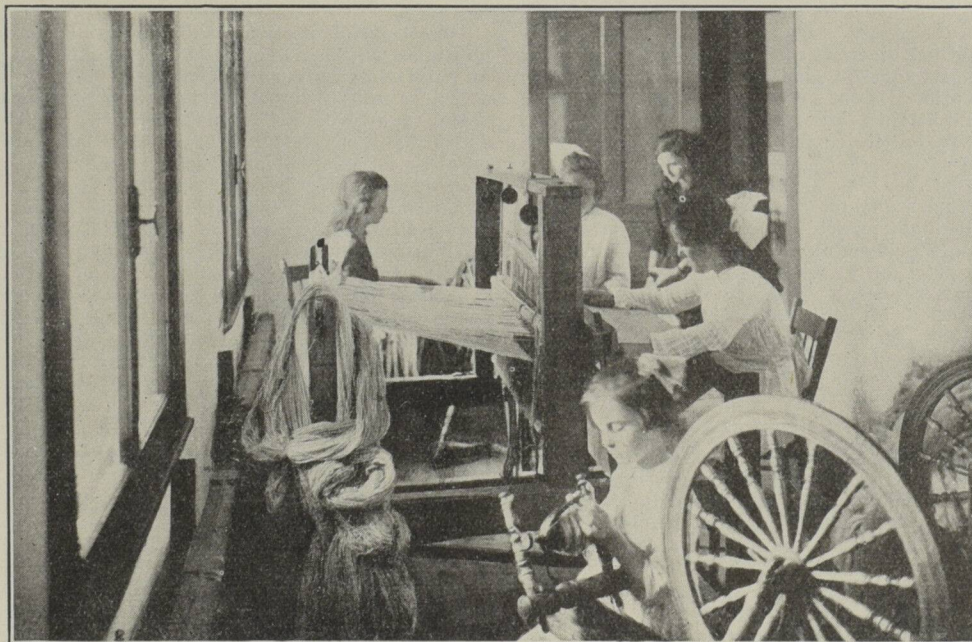
Filez, filez grand'mère pour que régénérées par l'art moderne, les petites industries domestiques se rétablissent dans les foyers ruraux qui, véritables ruches bourdonneront d'une incessante activité.

Filez, filez, grand'mère ! les poètes, les artistes, les économistes, les moralistes vous en supplient pour le charme et la prospérité de nos campagnes et surtout pour empêcher que, vers les Etats voisins, vos petites filles... filent !

Georges BOUCHARD, Ing.-Agric.,
Député aux Communes.

“ Chapitre inédit de l'édition revue, complétée et illustrée de “ Vieilles Choses Vieilles Gens ” actuellement en voie de publication par Les Éditions du Mercure à Montréal ”.

L'empereur Auguste ne portait point d'autres habits qu'avaient filés sa femme, sa fille ou sa mère et peut-être sa belle-mère !



... En attendant de filer le parfait amour.

EN DEHORS DU TERROIR

Quelques aperçus sur l'actualité politique, chez notre puissant voisin, l'Oncle Sam, par un Canadien d'origine, M. J. B. Côté d'East Sound, État de Washington.

L'intérêt du peuple américain dans l'élection présidentielle de 1928 a été portée à un haut point d'intensité par l'incident de la controverse Marshall-Smith. Al. Smith, comme on l'appelle familièrement ici, est le gouverneur de l'État de New-York et l'aspirant actuellement le plus en évidence à la candidature du parti démocrate. C'est un catholique, et de plus un homme d'état qui a donné des preuves incontestables de son habileté à gouverner et qui jouit d'une immense popularité dans l'État de New-York, le plus important de l'Union, tant par sa richesse que par sa population de onze millions d'habitants. La perspective, même éloignée de voir arriver un catholique à la dignité de président, ne fait pas l'affaire des fanatiques. Tant que Al. Smith se contente d'être gouverneur de New-York, on le tolère ; mais dès qu'il exhibe des aspirations à la présidence, il devient intolérable. Ce serait une chose inouïe que de voir un catholique romain occuper la Maison Blanche. Le Romain surtout est particulièrement difficile à digérer. Alors, par la plume d'un certain C.-E. Marshall, on lança à Al. Smith ce fameux défi qui le mettait en demeure d'expliquer.

1° Comment, devenant président, il pourrait à la fois être loyal à son Église et à l'État ?

2° Comment il lui serait possible de concilier les doctrines de l'Église catholique avec les principes américains concernant les relations de l'Église avec l'État ?

On a raison de s'étonner que, dans un pays aussi avancé et aussi tolérant que les États-Unis, la loyauté d'un homme d'État envers son pays puisse être mise en question en raison de son allégeance à l'Église catholique. Le fait existe cependant en certains endroits.

Cette attaque a une signification plus étendue que celle de simplement embarrasser un politicien par des questions indiscrètes ; elle vise principalement au but d'établir en pratique le principe qu'un catholique est frappé d'incapacité à remplir toute fonction gouvernementale dans ce pays ; mais si les initiateurs de cette démarche désiraient par ce défi porté publiquement, émouvoir le peuple américain sur cette question encore plus ou moins bien définie dans la masse, malgré l'autorité de la Constitution qui exprime sans ambiguïté possible, "qu'il ne devra pas être porté de défi à un citoyen de la république à cause de sa religion", ils ont été servis à souhait, mais non pas de la manière dont ils s'attendaient. Ils ont d'abord commis une erreur de tactique en sous-estimant la valeur de l'homme qu'ils mettaient en cause, et Al. Smith a accueilli, avec un plaisir évident, l'occasion magnifique qui lui était fournie de définir sa position devant un public assez mal renseigné sur les principes d'un citoyen catholique.

Les Américains ne sont pas bigots et surtout ne veulent pas avoir la réputation de l'être. Ils sont de plus excessivement jaloux de l'intégrité de la Constitution. Ils ont vu dans ce défi porté à un de leurs hommes d'État une atteinte à l'esprit de cette Constitution. Mettant alors de côté tout esprit de parti, les regards se tournèrent avec anxiété vers Al. Smith, espérant sincèrement qu'il saurait non seulement se tirer d'embarras, mais encore fixer pour toujours la signification des principes des quelque vingt millions de catholiques de ce pays, et en cela ils n'ont pas été déçus. Al. Smith qui est un homme habile en même temps qu'un catholique consciencieux a répondu avec courage, précision et sans-froid. Il a démontré au peuple américain que son allégeance à l'Église catholique n'était plutôt un avantage qu'un obstacle à la qualité d'homme d'État. Tous les journaux et revues honnêtes sans distinction de partis ont commenté favorablement cette réponse qui était réellement telle qu'ils l'avaient prévue. Il semblerait donc maintenant que le courant actuel de l'opinion soit orienté dans une direction favorable à l'élection d'un président catholique et en cela les Américains veulent démontrer concrètement qu'ils ne sont pas bigots.

La candidature de Al. Smith a donc de ce chef reçu une réclame formidable. D'incertaine et mal définie qu'elle était d'abord, elle est devenue tout-à-coup un fait acquis dans l'esprit du peuple, et même ceux qui, hier, ignoraient le nom de Smith, savent maintenant qui il est et quels sont ses principes.

Un ultramontain rigide pourrait peut-être trouver à redire sur certains passages de sa réponse ménageant certaines susceptibilités, et qui semblent entachés d'opportunisme, comme par exemple, l'éloge sans réserve qu'il fait du système d'écoles publiques de ce

pays. Si cette remarque a trait au côté matériel, c'est parfait. Il serait difficile tout de même d'en dire autant du côté spirituel. Il a soin d'ajouter cependant qu'il fait instruire ses enfants aux écoles séparées catholiques.

Cette impulsion vigoureuse donnée à la candidature de Al. Smith est loin de réjouir les éléments réactionnaires qui sont assez turbulents et qui ne désarment pas facilement, tels les Méthodistes qui crient déjà comme des oies. Attendu que maintenant ils n'osent plus ouvertement attaquer Al. Smith sur le terrain religieux, ils se rabattent avec furie sur la question de la prohibition, car son programme politique (*platform*) embrasse une modification dans un sens plus large et plus modéré de la loi des liqueurs. Ils croient avoir découvert un riche sarcasme en l'appelant "Alcool Smith". Il semblerait aussi que sur cette question épineuse de la prohibition, Al. Smith ait saisi juste le sentiment du peuple. Les prohibitionnistes et réformateurs à tous crins qui infestent le pays et se rendent généralement insupportables, ne sont plus aussi populaires qu'ils se croient. Si les Américains font parfois preuve de naïveté, ils réagissent avec vigueur lorsqu'ils s'aperçoivent qu'ils se sont fait "rouler". La prochaine campagne électorale promet donc d'être intéressante sous plusieurs rapports.

Dans ces conditions nouvelles, le parti républicain n'est plus absolument sûr de faire réélire Coolidge(2). D'abord un troisième terme présidentiel est toujours mal vu. On a même déterré certaines paroles que Coolidge aurait autrefois prononcées contre l'admission de ce principe, alors qu'il ne s'attendait nullement à devenir président.

La situation économique n'est pas bordée partout de couleurs roses. Si l'industrie est prospère dans les villes, on ne peut pas en dire autant de l'agriculture en général. Les producteurs de coton du sud et les producteurs de blé du nord et du centre subissent un malaise très aigu malgré que ces derniers soient protégés par un tarif exagéré qui équivaut virtuellement à l'exclusion radicale des produits agricoles canadiens du marché américain. On estime à six cent mille le nombre de ceux qui ont, l'an dernier abandonné la ferme pour la ville. Les banques de crédits ruraux ont sur les bras des milliers de fermes qu'elles ont dû prendre à cause de l'incapacité des propriétaires à faire leurs versements d'amortissements et d'intérêts d'hypothèques. La catastrophe sans exemple du Mississippi dont l'on prétend aurait pu être prévue et atténuée dans une certaine mesure si le Congrès s'en était donné la peine, vient encore compliquer une situation déjà embarrassante pour les républicains et qui n'est pas de nature à accroître leur popularité, car le parti au pouvoir dans tous les pays est ordinairement blâmé à tort ou à raison pour tout ce qui arrive de mal.

On est parfois porté à établir un parallèle entre les grands partis politiques américains et canadiens, comparant le parti démocrate au parti conservateur canadien parce qu'il serait comme ce dernier, attaché à une politique plutôt traditionnelle et réfractaire aux innovations et au progrès ; et le parti républicain au parti libéral canadien s'identifiant, comme lui à une politique large et progressive. Un tel parallèle est assez difficile à établir avec justice car le jeu des partis politiques ne fonctionne pas tout à fait de la même manière aux États-Unis qu'au Canada. Si on étudie, d'un autre côté un peu l'orientation de la politique étrangère par exemple des administrations républicaines Harding et Coolidge, on est forcé d'admettre qu'elle est dirigée dans un sens essentiellement conservateur. S'il est vrai que le parti démocrate a eu des "leaders" arriérés comme Bryan, par exemple, on ne peut pas en dire autant de Wilson qui était loin d'être un traditionaliste. Remontant à l'origine du parti démocrate actuel, on découvre qu'il prit naissance en 1828, en combattant une mesure essentiellement conservatrice : le "Protection Tariff Act" de Clay. Coolidge, par ailleurs, ne donne pas l'impression d'être un novateur, ni un homme aux idées larges : et en cela il est fidèle aux traditions étroites de l'atmosphère dans laquelle il est né et a été formé.

Si les démocrates choisissent le catholique Al. Smith comme leur candidat, et il est malaisé de concevoir comment ils pourraient ne pas le faire, ils feront en cela preuve d'une largeur de vue remarquable qui leur donnera un autre point de ressemblance avec le parti libéral canadien. En tous cas c'est dans le domaine des choses possibles qu'un catholique soit élu président de la grande république américaine en 1928, et ce serait là un digne centenaire de l'existence du parti démocrate.

East Sound, État du Washington.

(2) Il vient de déclarer qu'il ne se présentera pas à la présidence, pour un nouveau terme.

(1) Quoique Canadien d'origine, M. Côté habite les États-Unis depuis longtemps et il est bien au fait de la politique de ce pays. C'est un observateur doublé d'un lettré.— N. de la R.

AMARANTE

I

Je t'ai revue, un soir, éblouie et rêveuse,
 Par un automne sans pitié,
 A l'ombre d'un vieil orme ou d'une verte yeuse
 Dont le tronc frôlait ton beau pied.
 Les pétales volaient comme des grains de sable
 Emportés par le vent rageur,
 Et je sentais tomber sur l'herbe périssable
 Toutes les larmes de mon cœur.
 Mais tu parus au seuil d'une route inspirée
 Semant l'espoir à chaque pas,
 Et les feuilles prenaient ta nuance empourprée,
 O Fleur qui ne te flétris pas!

II

Alors, j'ai cru qu'en cet automne où me convie
 L'ordre impérieux du Destin,
 Maintes roses devaient se reprendre à la vie
 Et se repaître à ton festin ;
 Car tu renais encore, ô si douce amarante,
 Au crépuscule de l'été ;
 Car tu portes partout dans la plaine odorante
 Un signe d'immortalité.
 Et les fleurs qui semblaient être prises de fièvre
 A l'approche du froid qui mord,
 Veulent boire le sang vivace de ta lèvre,
 Et se cabrer devant la Mort!

Jean CHARBONNEAU

Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement :
 La Flamme ardente.

Marie
Rollet.

La

première

institutrice

canadienne.

LA VOGUE DU SPORT

On peut définir le sport comme étant la pratique de certaines occupations ayant le caractère d'un divertissement, en même temps que celui d'un exercice de nature à développer à la fois la puissance physique de l'homme ainsi que ses qualités intellectuelles. L'équitation, l'automobilisme, le cyclisme, la chasse, la lutte, la boxe, le tir, le canotage, le patinage, la raquette se rapportent à la puissance physique ; on peut ajouter que les arts, les sciences et les lettres se rapportent aux qualités intellectuelles.

Le véritable professionnel ou amateur de sport, de nos jours, est non seulement celui qui s'occupe de boxe, de gouret, de balle aux champs ou de chasse, mais aussi celui qui s'occupe de lecture, de littérature, d'arts ou de sciences. Nous en avons un exemple frappant dans la personne du champion de la boxe, Gene Tunney, qui se repose le corps en se meublant l'esprit par l'étude du droit et qui personnifie dans notre siècle le type tout à fait idéal de l'homme-sport. Un autre exemple nous est donné aussi dans la personne du Pape qui fut un alpiniste renommé et un sport généreux. Il n'y a pas de doute que si son poste de chef de l'Eglise universelle ne l'obligeait à demeurer prisonnier dans les édifices du Vatican, le Pape ne manquerait pas de continuer ses exercices d'amateur et de pratiquer son sport favori.

On a de plus en plus tendance, aujourd'hui, à mener le corps et l'esprit sur un même plan, à ne pas négliger l'un au profit de l'autre, à ne pas souffrir un esprit dépourvu animant un corps trop robuste, ou un corps décharné au service d'un esprit pétillant et remarquable. Non, la personnalité humaine doit se balancer dans les proportions les plus parfaites possibles. On envisage maintenant le sport sous ce double point de vue, et il est rare de voir un grand amateur de balle aux champs ou de gouret qui ne soit aussi un passionné de lecture et d'objets artistiques.

Le sport a pris un élan que rien ne pourra restreindre ; il constitue un des grands mouvements de l'humanité. Son origine remonte à la plus haute antiquité et sa fin, comme celle de la religion, est un point qui recule toujours dans le fond de l'éternité. Il est aujourd'hui à la portée de tout le monde et personne ne peut tirer d'arrière quand il s'agit de le développer davantage dans les endroits où son organisation laisse encore à désirer. C'est ce qui explique l'enthousiasme avec lequel on accueille tous les genres d'accommodement ou de perfection dans le domaine sportif, dont la vogue est immortelle sur le fleuve de la vie.

Georges BOULANGER.

M'sieu, vous avez tort d'attendre papa, il ne rentrera pas !
 — Et pourquoi ne rentrera-t-il pas ?
 — Parce qu'il n'est pas sorti ! . . .

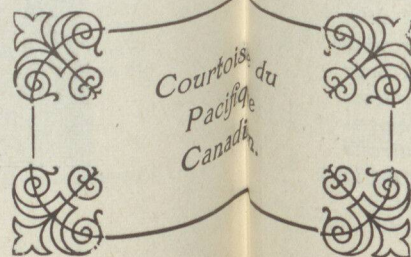
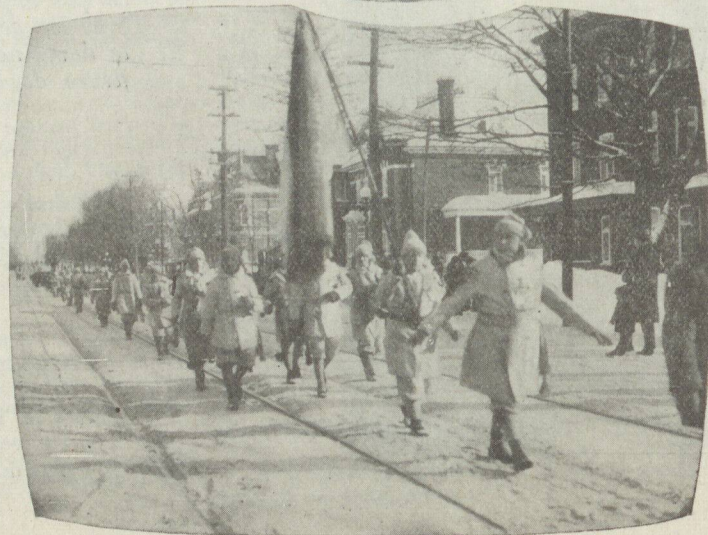
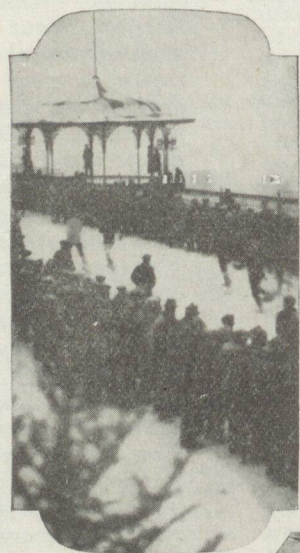
Tiens, un nœud à votre mouchoir ? Pourquoi cela ?
 — C'est ma femme qui l'a fait afin que je n'oublie pas de mettre sa lettre à la poste.
 — Et vous l'avez mise ?
 — Pas du tout : elle a oublié de me la remettre !



Paysages et scènes du terroir



Les Sports d'hiver à Québec



Courtois du
Pacifique
Canadien

La neige au gré des vents,
comme une épaisse laine
Voltige à gros flocons,
tombe, couvre la plaine,
Déguise la hauteur des
chênes, des ormeaux,
Et confond les vallons. les
chemins, les hameaux

(BOUCHER)

Les plaisirs sont les fleurs
que notre divin maître
Dans les ronces du monde
autour de nous fit naître.
Chacune a sa saison; et par
des soins prudents,
On peut en conserver
pour l'hiver de nos ans

(VOLTAIRE)

EN REVENANT DE QUÉBEC

QUELQUES IMPRESSIONS D'UN AMÉRICAIN QUI VINT PASSER CHEZ NOUS LE TEMPS DES "FÊTES".

Par AIMÉ PLAMONDON.

Je suis heureux de pouvoir communiquer aujourd'hui aux lecteurs du *Terrôir* quelques passages de la longue lettre reçue par un de mes amis d'un sien camarade, professeur au Harvard, à qui il avait suggéré de venir passer Noël et le Jour de l'An dans notre vieux Québec, sous le toit hospitalier du Château Frontenac. La lettre étant écrite en anglais, je me suis borné à en traduire, le moins traitreusement possible, les parties qui m'ont paru les plus caractéristiques. Les voici :

... " J'ai beaucoup voyagé depuis quelques années, vous ne l'ignorez pas. J'ai passé Noël et le Jour de l'An en Floride, à la Havane, à New-York, et j'ai séjourné à Londres et à Paris l'année qui a suivi la fin de la guerre. Eh! bien, mon cher ami, je vous assure que Québec, votre cher vieux Québec, comme vous dites toujours, m'a laissé une impression très originale, très agréable et qui ne s'effacera probablement jamais complètement de mon cœur et de mon cerveau.

Vraiment, cette dualité d'existence que l'on mène chez vous, suivant que l'on demeure à l'intérieur de votre admirable Château où que l'on se promène sur Dufferin Terrace ou à travers les rues de la cité, a quelque chose d'unique, un charme tout à fait savoureux que je n'ai trouvé nulle part ailleurs.

À l'hôtel, vous êtes dans l'ambiance des très grandes cités anglaises ou américaines. Vous participez à la vie mondaine la plus distinguée, la plus correcte, la plus confortable. Les salons sont ce qu'il y a de mieux en fait de chic, la salle de danse est remarquable, les chambres sont meublées et disposées à ravir. Quant à la cuisine, elle se révèle l'égale des meilleures, des plus raffinées, et les vins de France et les liqueurs de partout sont délectables au point qu'il faut se méfier un peu sans cesse, si habitué que l'on soit à se gouverner soi-même et à contrôler ses penchants.

Mais, dès que vous franchissez le seuil de l'hôtel, que vous vous trouvez sur la petite Place d'Armes, c'est ainsi que vous la nommez, je crois, avec autour de vous les vieilles bâtisses grises qui semblent se rapetisser en frissonnant sous le châle de neige qui les recouvre, vous vous sentez un moment figé, glacé, comme tout ce qui vous entoure et vous hésitez à faire les premiers pas. C'est comme si vous descendiez d'un train rapide, après un long voyage, pour tomber, au sortir de la gare, dans une cité bizarre, telle que vous n'en avez jamais vue ni rêvée.

Mais vous vous habituez rapidement à cette impression et vous vous sentez gagné peu à peu par l'ensemble paisible, accueillant, reposant, des choses qui vous entourent, des passants qui vous coudoient avec un quasi sourire de bienvenue. Et c'est dans ces pensées que vous vous hasardez, un peu craintivement d'abord, hardiment bientôt, à travers le dédale des rues moyenâgeuses de Québec.

Au bout de quelques heures, le charme de la cité légendaire a opéré sur vous. Votre esprit et votre cœur sont pris au filet par tout ce passé qui vous environne, passé dont les souvenirs ressuscitent en vous à mesure que vous avancez et dont les incomparables beautés s'évoquent merveilleusement dans chaque église ancienne, dans chaque bâtisse vieillotte, dans chaque monument historique. Et tout en vous promenant, à pied ou en voiture, tout en musant au hasard de vos goûts et de votre rêverie, vous vous surprenez déjà à songer que le moment du départ sera triste et qu'une vilaine mélancolie vous étreindra pour quelque temps lorsqu'il faudra bientôt hélas ! quitter tout cela.

.....
" Parmi les heures délicieuses passées à Québec, il en est une que j'évoque sans cesse et dont la douceur incomparable me grise

à nouveau chaque fois que j'y pense. Cette heure unique, je l'ai vécue, me promenant seul sur votre terrasse avant le dîner, par un soir sombre où il tombait un petit brouillard de neige qui, avec le moment du repas, avait achevé de mettre en fuite les rares promeneurs. La glissoire était déserte pour quelque temps encore, l'obscurité très dense feutraît, amoindrissait, aurait-on dit, les quelques rumeurs assourdies qui venaient de temps à autre du fond de la cité, expirer sur la neige molle et diamantée par les rayons de lumière filtrant des fenêtres du Château.

Et je m'en allais, le col relevé, les mains dans les poches de ma lourde pelisse, arpentant d'un pas rythmé, en toute sa longueur, l'incomparable boulevard suspendu qu'est Dufferin Terrace.

Jamais je ne me suis tant plu à contempler un spectacle de la nature; jamais un coucher de soleil ne m'a tant enchanté; jamais un clair de lune ne m'a tant fait rêver. A mes pieds, devant moi, ce fleuve gigantesque qui charrie avec une majesté cérémonieuse des masses de glaçons qui semblent heureux de se laisser voluptueusement aller vers leur incertaine destinée; sur l'autre rive, des petites lumières qui s'échelonnent jusqu'à la limite de l'horizon, indiquant par leurs agglomérations inégales que des villages sont là, doucement engourdis pour les mois d'hiver, dans une suave paresse d'où ils renaitront plus resplendissants aux premiers beaux jours; enfin de l'autre côté, les maisons grises, noires à cet instant, qui dominent la falaise, sentinelles avancées montant la garde tout autour du Château, illuminé de tous ses bastions et de tous ses créneaux, et dont l'aspect évoque la solidité que rien n'ébranle, la force qui résiste victorieusement à tous les assauts.

A chaque tour, je m'arrêtais quelques instants devant le monument de Champlain, votre illustre fondateur, et je l'admirais, campé dans sa fière attitude, où tout nous dit son légitime orgueil de n'avoir pas en vain dépensé ses forces et sa vie dans de rudes travaux et de redoutables expéditions.

Un peu en deçà, en levant la tête, j'apercevais une horloge lumineuse au faite d'une sévère tour de pierre, et je me disais que Champlain doit sourire en comptant les heures, les années, les siècles que marquent et marqueront les aiguilles agiles dont chaque tour consacre davantage la solidité de son œuvre, l'immortalité de sa gloire.

.....
" Je ne puis terminer sans vous confier à l'oreille, en rougissant un peu, je l'avoue, un autre détail qui me fera songer souvent avec une sorte de nostalgie, un peu mièvre mais très douce, aux jours grandioses de mon séjour à Québec. Vous avez bien deviné, nom cher ami, avec votre intuition aiguë de Français galant: il s'agit d'une femme. Et ce qui est plus bizarre, d'une femme que je n'ai pas connue. Regardée seulement, mais combien de fois et comment.

Vous savez donc, pour ne pas allonger une histoire qui devrait être déjà terminée, que j'ai eu l'avantage de rencontrer, durant ma promenade, bon nombre de femmes jolies, joyeuses et charmantes. Vous savez cela d'autant mieux, cher ami, que c'est vous qui m'avez fait l'honneur et le plaisir de me présenter la plupart de ces dames et demoiselles. Elles ont toutes été délicieuses et parfaites pour le modeste professeur de philosophie comparée, à qui elles permirent de jouir de leur compagnie. Leur mérite fut grand, car en soi-même ce n'est guère distrayant, un professeur de philosophie comparée. Il est vrai que les comparaisons que j'avais à faire entre leurs grâces et leurs attraits ne m'ont nullement obligé à recourir aux bons offices de la philosophie, ce qui fut loin de me chagriner.

Toujours est-il que malgré tous ces bonheurs, tous ces amusements, je dois vous dire que celle dont le souvenir hante ma mémoire, au point de me donner parfois de dangereuses distractions au milieu de mes travaux, c'est une femme que personne ne m'a présentée et que je n'ai pu entrevoir qu'au hasard des rencontres inévitables de l'hôtel, au lobby, à la salle de lecture, dans les ascenseurs, au grill et le long des corridors. Heureusement que les rencontres furent plutôt nombreuses. Trop et pas assez hélas ! Imaginez-vous une figure de madone blonde au teint mat, des traits réguliers, une bouche volontaire et tendre tout à la fois, une chevelure admirablement ondulée et des mains aux doigts longs, souples, fuselés, doigts d'artiste et de musicienne. De plus, une allure suprêmement élégante et une démarche de princesse. Et par-dessus tout cela, mieux que tout cela, illuminant tout cela, deux yeux comme je n'en ai jamais vu, comme je n'en verrai jamais non plus. Fascinateurs, limpides, remplis d'ineffables promesses, tour à tour attirants comme des

abîmes ou lointains à désespérer, deux yeux de diamant, deux yeux de topaze, deux yeux de femme. Et c'est tout. Qui est cette femme ? Étrangère ou canadienne ? Mariée ou veuve ? Je n'en sais rien et n'en saurai jamais rien, sans doute. Son âge ? Elle est de celles qui n'en ont pas, qui n'en auront jamais, ou plutôt qui auront toujours celui d'être aimées, adorées.

Enfin, c'est au point que, tel que vous me connaissez, j'ai dû m'y prendre à trois fois, hier soir, avant de me remettre en tête une des thèses compliquées de Hegel sur les fonctions de l'absolu. A travers les syllogismes sévères de l'illustre maître, deux yeux de velours, mystérieux, ensorceleurs, me poursuivaient, m'enchantaient."

Pour traduction et copie conformes.

AIMÉ PLAMONDON.

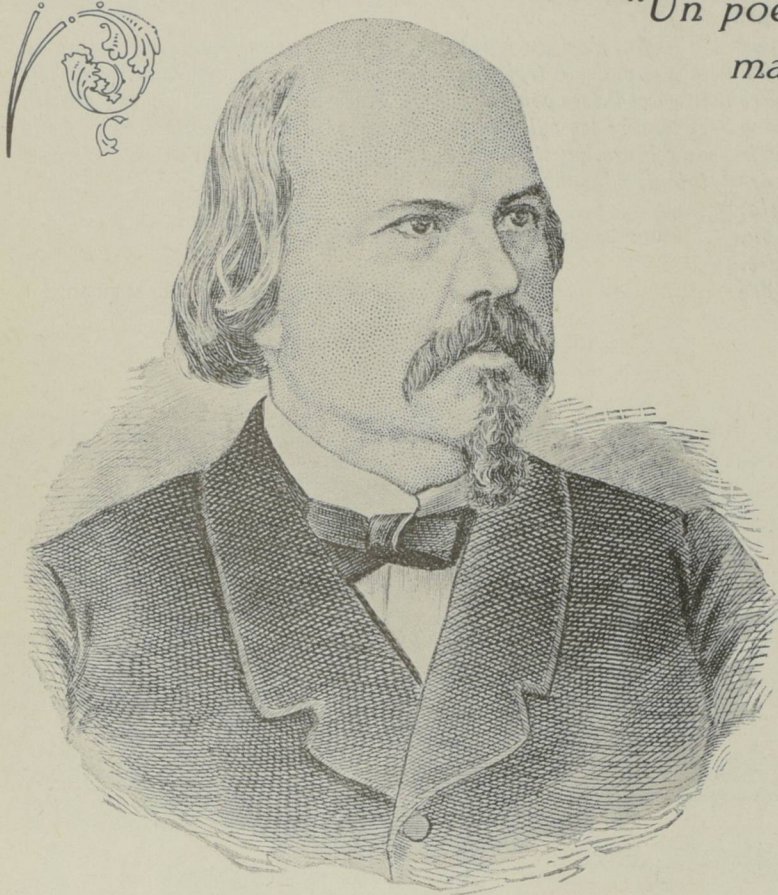


PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR.—Illustration de quelques-unes des agréables impressions de cet américain dont parle notre collaborateur, M. Aimé Plamondon, dans son article "En revenant de Québec," qui est venu à Québec passer le "temps des fêtes" de 1928.
urtoisie du Ministère de la Voirie)

A OCTAVE CRÉMAZIE

Revient le premier succès dans la nationalisation de notre poésie.

“Un poète romantique à souhait
mais point amoureux.”



OCTAVE CRÉMAZIE, poète canadien. Né à Québec le 16 avril 1827.
Mort au Havre (France) le 16 janvier 1879.

Octave Crémazie ne nous a légué que vingt poèmes. Car le *Chant du vieux Soldat canadien*, le *Chant des Musulmans*, etc., et les trois *Envois* de son recueil ne sont pas assurément des feuillets détachés. Il faut les relier aux pièces qu'ils achèvent, surtout le *Chant du vieux Soldat* qui (de même que le *Drapeau de Carillon*) a tant ému et émeut encore les vrais cœurs de chez nous.

Ces poèmes sont composés d'environ trois mille vers, écrits entre les années 1854 et 1876. On n'a point de notre auteur ce qui s'appelle des œuvres de prime jeunesse. S'il s'y est essayé, il les a dû détruire. Crémazie débute donc à vingt-sept ans. Il se montre romantique à souhait, mais point amoureux. Son romantisme a tous les caractères de l'héroïsme, au sens absolu autant qu'au sens littéraire. Et ainsi il alignera des strophes, dont la plupart ne manquent point de solennité, jus u'en 1862 ; après quoi il écrira une seule pièce, trois années avant sa mort, laquelle survient en 1879. A vrai dire, sa carrière poétique est close au moment où sont tirés les volets sur la librairie de la rue de la Fabrique et où le barde s'exile, très douloureusement. Plus tard, il se montrera le ferme prosateur que l'on sait, par ses *Lettres* et son *Journal du Siège de Paris*. Hélas ! de son propre aveu à l'abbé Casgrain, le rêve aura beau prendre dans sa vie “une part de plus en plus large...”, “les poèmes les plus beaux” seront “ceux que l'on rêve mais qu'on n'écrit pas”. (1) Et Crémazie ne les aura point écrits. L'Huissier ayant chassé la Muse, pour la postérité que nous sommes, Crémazie poète n'aura vécu que de 1854 à 1862 : soit huit courtes années !

Que se révèle-t-il donc lui-même dans son œuvre totale en vers, que celle-ci soit de valeur moyenne ou d'excellence relative ?

Il s'y révèle d'abord l'évocat d'amitiés ou de circonstances honorables, ou mieux de personnages d'une importance fort locale,

(1) Lettre du 29 janvier 1867.

Le 16 avril 1927 marquait le centenaire de naissance d'Octave Crémazie, l'un des pionniers du terroir littéraire du Canada-français. Diverses sociétés intellectuelles de Québec en célébrèrent le souvenir. Le 16 janvier 1928 nous remet en mémoire une autre date, le 16 janvier 1879, celle de l'entrée du poète dans la patrie des rêves infiniment beaux.

A titre de commémoration d'un cinquanteenaire prochain, il nous fait plaisir de publier ci-après une étude de l'un de nos distingués collaborateurs, M. Maurice Hébert, qui, avec une maîtrise élégante, fait une critique de l'œuvre du barde, méprisé ou honni peut être par ses contemporains, mais à qui la postérité rend les hommages dus.

LE DIRECTEUR.

convenons-en sans ambages, ou encore d'un chef d'Église qui eût mérité une fortune poétique plus glorieuse. Et puis, le peintre de morceaux de genre, qui tente ensuite de s'élever jusqu'à la méditation philosophique et à la plus haute fantaisie. Enfin, le chanfre de notre foi religieuse et de notre fidélité au Canada et à la France.

Voilà ce que nous montre son inspiration très peu compliquée, souvent impuissante à se dégager de certaines lourdeurs formelles et parfois susceptible de nous faire entendre un accent très profond, — nous allions affirmer, et nous l'affirmons en effet, unique en notre pays jusque là.

*
*
*

Or, Crémazie avait une noble idée de la vocation poétique. Il croyait que le poète, fils des dieux, ne doit point s'en laisser imposer par les circonstances, et que le sujet de commande est habituellement un écueil où vont se briser les plus ardentes bonnes volontés. Aussi n'a-t-il pas réussi en ces poèmes-là.

Écartons donc résolument les lignes consacrées à la mémoire de M. de Fenouillet (elles ne manquent pas de banalité). Écartons celles qui commémorent le retour de *l'Abeille*, la gentille feuille que publiaient les élèves de notre Petit Séminaire de Québec — lignes où il y a bien de l'érudition et aussi une sorte de pressentiment de l'exil :

Sous des cieux étrangers mon bonheur s'envola. (p. 142.)

Mais, hors cette érudition et ce pressentiment, rien de tout à fait remarquable. Ne prêtons pas une attention trop soutenue au péan que Crémazie entonne pour célébrer le 200^e anniversaire de l'arrivée de Mgr de Laval au Canada — et dont le poète lui-même n'était pas satisfait. L'envol du début s'y soutient mal ; il y a des clichés (“débris fumants”. p. 159.), des rimes conventionnelles

(“vagues mugissantes”, “églises naissantes”, p. 158). et, pour couronner le tout, de la prose. Négligeons assez les sixains d'*Un Soldat de l'Empire*, dédiés à la famille Evanturel, et où l'on trouve, dès le premier, une construction de phrase amphigourique et ailleurs, seulement quelques recoins perdus de poésie. Poussons le sans-gêne, jusqu'à escamoter les pages offertes à M. et Mme Hector Bossange, puisque Crémazie veut s'y acquitter d'une dette de gratitude, au moment où sa verve rimante l'a quitté depuis quatorze ans.

Voilà un peu de terrain éclairci. Ce n'est point assez, au gré de quelques-uns, fort difficiles. Selon eux, on devrait encore oublier de relire la *Guerre d'Orient*. Et le poète aimait pourtant cette pièce, la première de son œuvre, où l'on distingue un souffle très généreux d'inspiration hugolienne. (Notez, au passage, combien notre barde est supérieur à ses devanciers : à Quesnel, à Mermet, à Denis-Benjamin Viger, à Bibaud et même à Lenoir.)

Si nous nous prêtons au rigorisme de certains, il faudrait encore sauter à pieds joints, et sans calembour, *Sur les Ruines de Sébastopol* (où il n'y a point que du verbiage héroïque), et tourner bride devant le poème qui s'intitule *La Paix* (où il se trouve des traces d'obscurité, une vive dose des *Orientales* d'Hugo, et fortuitement, une grammaire un peu faible). Cependant, ne découvre-t-on pas ici bien davantage que Crémazie n'est point un peintre de miniatures, mais de fresques virilement traitées et où l'élément intellectuel peut devenir plus évident que le sensible ? Alors, serait-on contraint d'ignorer *Castelfidardo* : poème de vers uniformes, d'un intarissable débit, qui présente cette image forcée :

Prompte comme l'éclair, la vapeur condensée
Emporte dans ses bras une foule pressée. (p. 196.)

et de se récusant devant la *Guerre d'Italie* (pièce qui ne manque pas tant d'emphase que d'originalité) ?

Au pis aller, fort bien. Mais que l'on reconnaisse au moins, d'abord, en Crémazie une fidélité parfaite à l'amitié, un culte des héros et un extraordinaire amour de la France, amour que nos ancêtres éprouvent si intensément, eux qui ont l'inguérissable nostalgie de notre Mère d'outre-océan et de *Nos Gens*, comme les appelle notre poète lui-même. Que l'on perçoive enfin cette ferveur encore maladroitement à s'exprimer et, par échappées soudaines, ce mouvement qui est d'un poète-né, lequel n'a point donné en ces ouvrages toute sa mesure. On ne fera que rendre ainsi au barde canadien la justice la plus élémentaire.

*
* *

Que reste-t-il donc, nous direz-vous, à quoi l'on doive s'attacher, dans l'œuvre versifiée de Crémazie ? Ses poèmes de genre ? ses méditations ? sa fantaisie macabre ? Peut-être. Voyons cela ensemble, si vous le voulez bien.

C'est probablement faire erreur que d'appeler poèmes de genre les compositions qui se nomment *la Fiancée du Marin*, *l'Alouette*, *les Mille-Iles*, *le Chant des Voyageurs*. A coup sûr, ce sont des peintures de genre canadiennes, ou qui le veulent être. Et c'est là leur signe distinctif et leur intérêt propre. Nous rentrons graduellement, puis décidément, chez nous, en ouvrant ces pages-ci.

Quoi qu'il en soit, *La Fiancée du Marin* est une adaptation d'une légende nébuleuse dont on découvre des indices en toutes les littératures nordiques. C'est une ballade du septentrion, à la manière romantique. Mais le faste des images et leur imprévu en est absent. Une étonnante construction y deviendra même une source de qui-proquo :

Cette voix fraîche et sonore
C'était une pauvre orpheline (pp. 170-1.)

et ces rimes historiquement appauvries, de *Lia* et d'*Ophélie* (p. 171.) n'allégeront pas le sujet. Or, la dernière strophe indique déjà l'idée en germe de la *Promenade des Trois Morts* :

On dit que le soir, sous les ormes,
On voit errer trois blanches formes,
Spectres mouvants,
Et qu'on entend trois voix plaintives
Se mêler souvent sur les rives
Au bruit des vents. (p. 176.)

Il y a aussi ce déplorable lapsus qui consiste — et on le voit ailleurs — à mettre au centre d'un vers un mot dont la finale est identique à la rime, ce qui déroutait extrêmement l'oreille. Ici, c'est l'adverbe *souvent* et le substantif *vents*.

L'Alouette est un petit poème gracieux, en mètres mêlés. Une strophe est de trois vers de trois syllabes et d'un vers de dix, le tout se répétant ; et puis quatre strophes sont formées d'octosylla-

biques, et deux strophes de deux alexandrins et d'un vers de six syllabes, un tel procédé se multipliant quatre fois en ces stances finales.

Voici la première strophe :

Alouette,
Gentilette,
Ta voix jeter
Chaque matin un chant si radieux,
Si sonore
Que l'aurore
Doute encore
S'il naît sur terre ou s'il descend des cieux.

Il y a plus brillant, mais il y a pire. Plus loin, Crémazie ne craint pas l'emploi de quelques répétitions de mots. Son vocabulaire, étonnamment riche pour l'époque, est quand même, de temps à autre, indigent par quelque côté.

Les Mille Iles décrivent beaucoup d'accessoires géographiques étrangers à la cause et peu de tant d'Iles. Fait intéressant, il y a, quelque part, l'une des très rares (pour ne pas dire l'unique) allusion à l'amour que Crémazie se soit permises :

O fleuve, témoin de l'ivresse
De nos jeunes cœurs de vingt ans. (p. 192.)

Il demeurera toujours cette ressource à nos érudits de graver des noms sur ces cœurs deux fois jeunes ; à moins qu'il ne s'agisse d'une émotion devant un tableau de la nature !

Avec le *Chant des Voyageurs* commence, nous le pensons du moins, à se dégager vivement en Crémazie ce quelque chose qui chante un aspect de notre vie de plein air, de notre âme canadienne en mouvement à travers les grands espaces de notre pays. Écoutez ce bref poème de cinq strophes, et figurez-vous entendre une page de folklore qui ravirait bien des étrangers curieux de nos mœurs pittoresques. Comme dans le folklore, authentique, il y a ici un tour fruste et vigoureux, une cadence facile, un chant proche du cœur, au lieu d'un art consommé.

LE CHANT DES VOYAGEURS

A nous les bois et leurs mystères,
Qui pour nous n'ont plus de secret !
A nous le fleuve aux ondes claires
Où se reflète la forêt !
A nous l'existence sauvage,
Pleine d'attraits et de douleurs
A nous les sapins dont l'ombrage
Nous rafraîchit dans nos labeurs !...
Dans la forêt et sur la *cage*
Nous sommes trente voyageurs.

Bravant la foudre et les tempêtes,
Avec leur aspect solennel
Qu'ils sont beaux, ces pins dont les têtes
Semblent les colonnes du ciel !
Lorsque, privés de leur feuillage,
Ils tombent sous nos coups vainqueurs,
On dirait que, dans le nuage,
L'Esprit des bois verse des pleurs...
Dans la forêt et sur la *cage*
Nous sommes trente voyageurs.

Quand la nuit de ses voiles sombres
Couvre nos cabanes de bois,
Nous regardons passer les ombres
Des Algonquins, des Iroquois.
Ils viennent, ces rois d'un autre âge,
Conter leurs antiques grandeurs
A ces vieux chênes que l'orage
N'a pu briser dans ses fureurs...
Dans la forêt et sur la *cage*
Nous sommes trente voyageurs.

Puis sur la *cage* qui s'avance
Avec les flots du Saint-Laurent,
Nous rappelons de notre enfance
Le souvenir doux et charmant.
La blonde laissée au village,
Nos mères et nos jeunes sœurs,
Qui nous attendent au rivage,
Tour à tour font battre nos cœurs...
Dans la forêt et sur la *cage*
Nous sommes trente voyageurs.

Quand viendra la triste vieillesse
 Affaiblir nos bras et nos voix,
 Nous conterons à la jeunesse
 Nos aventures d'autrefois.
 Quand enfin, pour ce grand voyage
 Où tous les hommes sont rameurs,
 La mort viendra nous crier : " Nage !"
 Nous dirons, bravant ses terreurs :
 — Dans la forêt et sur la cage
 Nous étions trente voyageurs.—

(pp. 198-9.)

Ne sentons-nous pas que ce qui fera durer Crémazie s'indique déjà en cette pièce ? Tout l'élan naturel du poète vers nos gens à nous, la pénétration de son esprit au fond d'eux-mêmes, et l'expression spontanée des âmes collectives. Crémazie s'identifie avec son peuple, il en glorifie un métier, comme il en glorifiera le plus constant travail : celui de la guerre, qui nous a faits, défaits, refaits et qui s'est enfin transportée dans le domaine politique et social, où nous ne cessons de lutter pour notre survivance française. Comme l'on voit par là qu'il nous faut un barde pour continuer l'œuvre de Crémazie où celui-ci l'a abandonnée ! En certains poèmes de Crémazie tout un peuple est en rumeur. Et c'est à cause de cela que le peuple se plaît à lire Crémazie, comme il ne se plaira pas à lire M. Paul Morin, qui a la clientèle précieuse, enviable, mais restreinte, des mandarins de nos lettres.

Dans un autre ordre d'idées, le poème des *Morts* nous montre un Crémazie plus grave, occupé des choses de l'au-delà, religieusement recueilli et si désabusé, s'il n'avait la foi pour se relever !

Car vous n'entendez plus les vains discours des hommes,
 Qui fétrissent le cœur et qui font que nous sommes
 Méchants et malheureux. (p. 117.)

Mais ici encore, en ce poème de novembre, Crémazie ne s'isole pas de son peuple. Il a des accents si sincères pour dire la piété canadienne envers nos disparus ! Et son sujet l'emportera jusqu'à lui faire transcrire le plus consolant symbole et le plus harmonieux de son livre, à savoir que nos prières raniment les âmes de nos défunts, comme nos larmes rafraîchissent les fleurs d'automne de leurs tombes, fleurs qui

Versent tous leurs parfums sur les morts endormis. (p. 123.)

Mais cela nous amène à ce qui, dans la pensée de Crémazie, est son poème principal : *la Promenade des Trois Morts*.

Et d'abord, c'est une fantaisie, du moins au sens grec de *phantasia*, qui signifie : imagination. Et c'est une hypothèse macabre, en ceci que les corps, séparés des âmes jusqu'à l'instant de la résurrection, souffrent de tomber en pourriture. Hypothèse entièrement gratuite, et romanesque sans romanesque. Et c'est cela que le poète développe en quelque six cent-vingt vers, qui eussent été complétés par huit ou neuf cents autres, si Crémazie eut écrit tout ce qu'il avait en sa mémoire.

Il est difficile d'extraire de ce poème ce qui est le plus propre à une citation. Crémazie n'est généralement pas un poète dont on colporte telle beauté fragmentaire, tel éclat de génie, tel passage, tel mot. Son mérite est surtout — et nous l'avons remarqué ailleurs et autrement, — dans cette pensée continue, compacte et pesante, il est vrai, mais qui nous touche sûrement.

C'est donc peu de souligner ces alexandrins qui donnent le ton du poème :

Les morts soupirant une plainte inconnue
 Se lèvent dans leur morne et sombre majesté. (p. 203.)

Ou cette réponse du vieux mort au jeune qui lui indique qu'un ver s'attache à sa joue flétrie :

La femme a sa beauté ; le printemps a ses roses,
 Qui tournent vers le ciel leurs lèvres demi-closes ;
 La foudre a son nuage où resplendit l'éclair ;
 Les grands bois ont leurs bruits mystérieux et vagues ;
 La mer a les sanglots que lui jettent les vagues ;
 L'étoile a ses rayons ; mais la mort a son ver !...

Ou cette transposition des termes, où l'on voit Crémazie pratiquant l'antithèse et rendant ce quelque chose de flou que doit être la mort entrevue dans un rêve :

Un jour, — était-ce un jour ou bien une nuit sombre ?
 Je ne sais, car pour nous le temps n'a plus de nombre ;
 Nous n'avons qu'un seul jour, c'est l'éternelle nuit —
 Les vers rassasiés dormaient sur mon suaire ;
 Ma tombe était muette, et là-haut sur la terre
 On entendait la mort qui moissonnait sans bruit.

Ou la ballade de la larme (un mort croit que sa mère pleure sur lui) ; ou ce cri désespéré :

... Ah ! pour briser ma chaîne
 Je ne puis plus même mourir ! (p. 225.)

Ou la symphonie des vers rongeurs se répandant. (p. 226).
 Ou le vol de l'oiseau de proie suivant les spectres dans la nuit...
 Tout cela n'est gai, M. Henri d'Arles l'a dit (1). Et, quand même, ce poème inachevé, inégal, extrême, redondant, simple, furieux, effarant, traversé de douleur et de douceur et d'angoisse a valu que Mgr Camille Roy en écrive, toutes restrictions établies : " Cette pièce témoigne d'une puissance de conception et d'idées générales qui auraient pu faire de l'auteur un très grand poète ". Rien de plus exact.

Figurez-vous, si vous avez l'âme forte, l'accueil qu'auraient reçu nos Trois Mousquetaires de la Mort, survenant en leurs anciennes demeures, où ils se croient encore aimés, et vous aurez le plan sommaire de la partie inédite de ce poème.

L'abbé Casgrain note que Crémazie s'inspire de la *Comédie de la Mort* de Gautier. Pas plus, sauf erreur, que Gautier ne s'inspire de Balzac et du *Colonel Chabert*, de celui-ci. Vous vous souvenez, Chabert, le rescapé du cimetière d'Eylau, à cette différence près que le colonel est un faux-mort !

*
 **

Mais Crémazie poète est bien nôtre en ses compositions purement nationales (où nous ferions revenir le poème à Mgr de Laval, si son cas littéraire n'était déjà réglé). Et l'influence du barde canadien se continue jusqu'en nos campagnes. Il est peu de maisons où l'on n'ait lu en nos veillées d'hiver, la *Fête nationale*, le *Canada*, et lu et relu et re-relu le *Vieux Soldat* et le *Drapeau de Carillon*. Car le vieux soldat, par exemple, qui veille aux remparts n'y est point seul. Il porte en son cœur la race entière, dont il transmet le sang à son fils, la race qui attendait le retour de la France et qui par le guerrier parlait :

Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

La Fête nationale (162) est une timide ébauche, si on la compare au *Vieux Soldat* et à *Carillon*. Il y persiste un métier assez gourde. Hélas ! c'est une pièce de circonstance, fourvoyée en ce lieu, mais qui a un peu de relief. *Le Canada*, malgré qu'il y soit question de gloire, de soleil et de fécondité, est un raccourci de tristesse. Il y a une angoisse sous-jacente, qui nous empoigne, si nous songeons à l'exil qui se préparait ! Et c'est alors que s'analyse incidemment ce trait du talent de Crémazie : la peinture objective des choses et secrètement, aux tréfonds de tout cela, une palpitation d'âme désolée qui ne sait pas qu'elle traduit sa désolation, sans nous la dire, et comme bouche close. Douleur contractée et d'autant plus prenante. Qu'importent ensuite les lieux communs ! Crémazie n'est pas un virtuose du moi. Il est un simple poète, très uni, très réservé, très humain, très vrai et très attachant, tout de même, pour qui s'ingénie à le découvrir.

Quant au *Vieux Soldat canadien* et au *Drapeau de Carillon*, répétons à dessein que chacun les connaît, au pays, à moins d'être ignare avéré ou coiffé de sottise. Et, Dieu merci ! personne n'est de cette façon-là, parmi nos patients auditeurs de ce soir. Il n'est point nécessaire d'y chercher ce qui n'y est pas : l'éblouissement verbal, la forme impeccable. Il suffit d'y rencontrer une âme éprise de sa patrie et qui la chante assez haut pour être entendue de tous, d'un océan à l'autre, si tant est que tous aient un peu vif le sentiment canadien et français et donc la claire intelligence de

Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux. (p. 136.)

*
 **

Enfin, Crémazie poète n'a qu'une œuvre assez peu considérable et assez fruste. Pourquoi donc a-t-il eu et conservé-il une vogue de bon aloi ? C'est qu'il est le plus accessible et qu'il parle pour nous qui ne pouvons sortir de nous-mêmes nos émotions patriotiques. C'est qu'il a été un éveillé, un moment, une date de notre histoire littéraire, et, au risque de le redire de si près, une voix de son peuple. Il a réalisé une entreprise unique, avec de bien rustiques outils et dans un temps où notre culture était encore moins générale qu'elle ne l'est aujourd'hui. C'est qu'il a été comme le centre de ralliement de l'*Ecole de Québec*, celle de 1860. Près de lui s'épanouissent ou autour de lui gravitent, l'inspirant ou s'en inspirant, les deux Garneau,

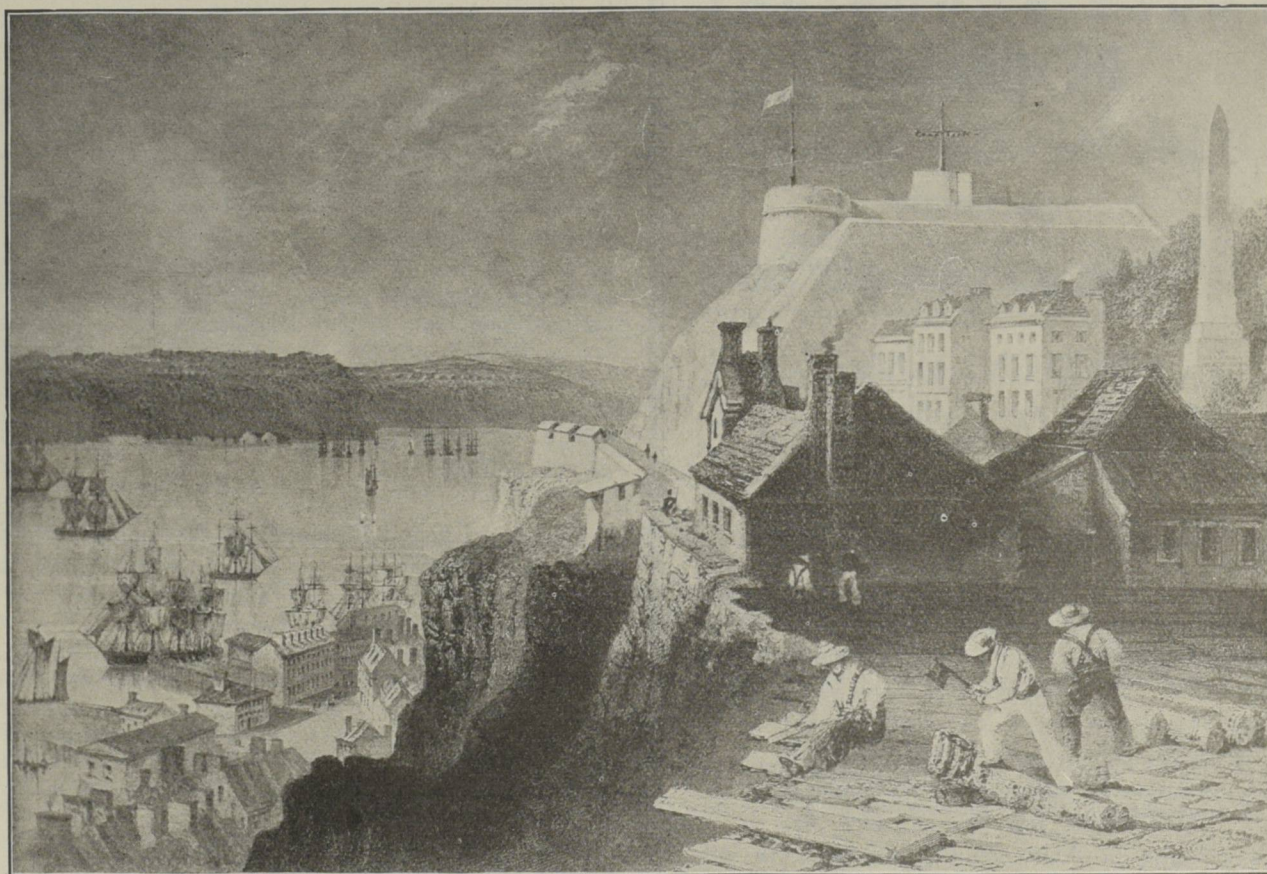
(1) " Un Barde précurseur " : Octave Crémazie. Conférence à l'Université Laval, Québec, 21 janvier 1910.

père et fils, Parent, Ferland, Jean-Charles Taché, Gérin-Lajoie, Fréchette et LeMay, prosateurs et poètes de chez nous. Sans doute Fréchette le dépassera-t-il pour la forme et LeMay pour la délicatesse ; mais à Crémazie revient le premier succès dans la nationalisation de notre poésie. Sans doute, l'*Ecole littéraire de Montréal*, de 1900 à nos jours, produira-t-elle des ouvriers plus subtils — un Nelligan tourmenté, un délicieux Lozeau — mais ceux-ci se confineront plutôt au domaine psychologique. Sans doute M. Nérée Beauchemin et M. Albert Ferland seront-ils, au gré de plusieurs, les plus canadiens de nos poètes ; mais ils ne continueront pas tout à fait l'accent héroïque crémazien : ils ne seront pas aussi absolument des bardes ; il y aura plus de finesse en leur forme poétique, plus d'art, et, chez M. Ferland, peut-être plus de dessin et moins de voix que chez Crémazie, mais quelle forte, quelle pieuse sensation poétique ! Sans doute, Madame Blanche Lamontagne, libre en sa lointaine Gaspésie, sera-t-elle un poète bien canadien encore ; mais elle chantera, avec cette tendre douceur dont nous sommes vivement pénétrés, plutôt le terroir que la race et la patrie totales. Sans doute, l'actuelle *Société des Poètes Canadiens-français*, qui doit à d'audacieux fondateurs une vie pleine de promesses et dont l'action veut se répandre à toutes les provinces du pays, suscitera-

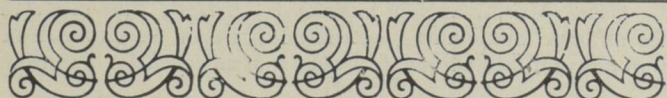
t-elle quelque jour, — ou sera-ce l'*Ecole littéraire*, ou sera-ce le souffle des " quatre vents de l'Esprit " ? — ici même, en la métropole, en la capitale fédérale, à Percé, en Saskatchewan, en la fraternelle Acadie ou n'importe où sous notre ciel, un poète national, notre poète, *Le Poète*. Rien, ni personne n'empêchera tout de même Crémazie d'avoir été ce qu'il s'est révélé : un beau génie tronqué, dont la souffrance nous touche un peu à la façon d'une symphonie inachevée de Schubert.

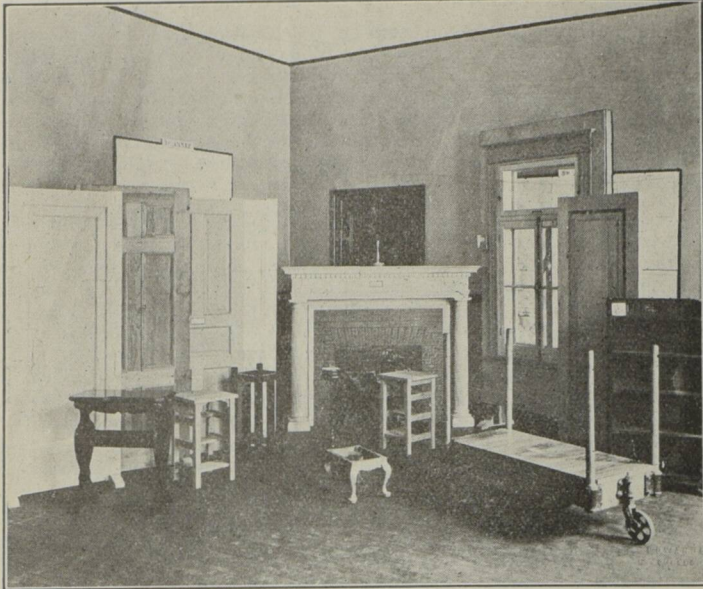
Dans l'édifice littéraire national, les plus rudes pierres sont à la base. Et cela convient. Les plus fines seront au sommet, comme il conviendra aussi. Et il n'y aurait point de colonnes, de frises, ni de corniches ouvrees, ni de flèches ni d'éclans vers la nue, s'il n'y avait eu auparavant l'humble, la solide, la dure assise que le temps a marquée et qu'il n'a point détruite. Et Crémazie, apercevant ceux qui sont à la tâche et ceux qui viendront, leur dira, en les reconnaissant pour ses frères de même race et d'expression plus déliée, il leur dira, lui qui n'a jamais eu d'égoïsme, ces mots canadiens qui sont exquis et qu'il ne nous faut point désapprendre de dire : "*Je vous espérais.*"

Maurice HÉBERT.



QUÉBEC EN 1827, à l'époque de la naissance de Crémazie (1827) et de l'érection du monument Wolf et Montcalm, (1828)





Travaux d'élèves menuisiers. Janvier 1928.

ECOLE TECHNIQUE DE QUEBEC

185, Boulevard Langelier

Téléphone 3-3313

FONDATION DU GOUVERNEMENT PROVINCIAL
INSTALLATION ET OUTILLAGE MODERNE
DIPLOMES OFFICIELS

ENSEIGNEMENT

Le programme de l'Ecole Technique de Québec comporte l'enseignement théorique et pratique des métiers suivants :

**MÉCANICIEN, FORGERON, FONDEUR,
MENUISIER, MODELEUR.**

La partie théorique de l'enseignement comprend des cours de mathématiques (arithmétique, algèbre, géométrie, trigonométrie), de sciences (mécanique, physique, chimie, électricité), et de dessin industriel.

La rétribution scolaire est de \$1.50 par mois pour la 1^{ère} année.

Des bourses sont accordées aux élèves méritants des 2^e et 3^e années.

L'Administration offre les cours suivants :

- a) Cours du jour commençant vers la mi-septembre.
- b) Cours du soir commençant vers le 1^{er} octobre.
- c) Cours spéciaux d'automobile pouvant commencer en tout temps de l'année scolaire.

PROSPECTUS SUR DEMANDE



“ La Société des Arts, Sciences et Lettres a pour objet de grouper les Canadiens français désireux de cultiver ou d'encourager les arts, les sciences et les lettres.”

Voilà un extrait de la première constitution, la constitution fondamentale de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Fondée en décembre 1917, trois journalistes formèrent le premier noyau de cette société, qui obtint quelques mois plus tard, avec un effectif de quelque vingt-cinq membres, son existence civique.

En décembre 1923, S. H. le lieutenant-gouverneur, feu l'honorable Louis-Philippe Brodeur, lui accordait des lettres-patentes la constituant en corporation. Elle comptait alors 180 membres.

* * *

Décembre 1927 a marqué le dixième anniversaire de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

* * *

En février 1918, deux mois après sa naissance, la Société des Arts, Sciences et Lettres, se dégageait de ses langes par une première manifestation publique sous le patronage de S. H. le maire de Québec, M. Henri-E. Lavigneur et de Madame la Maïresse. C'était le 23 février, et en la salle du recorder à l'hôtel-de-ville.

* * *

Certains prophètes prédisaient une existence bien courte à cette pouponne qui prenait déjà des allures de débutante !

* * *

Cette débutante a vite fait la conquête d'un galant, *Le Terroir*, ce galant vigoureux qui a dépassé même les rêves de sa soupirante.

* * *

Fonder est beau ! Maintenir et développer, n'est-ce pas aussi un peu beau ?

* * *

Nous lisons dans *la Bonne Fermière* :

“ Ce n'est ni dans la rue, ni au cinéma, ni en automobiles, ni dans les buvettes, que se forment la jeunesse honnête et les âmes élevées. Mais c'est là que germent, se suggestionnent et s'entraînent les voleurs, les incendiaires, les assassins, et tous les rebuts que la société proscriit mais qui se vengent parfois, de façon bien horrible, même sur des innocents.”
— Alphonse DESILETS.

Voilà une bonne occasion de faire du bien. Travaillons à améliorer la rue, le cinéma, l'automobile, les buvettes. Construisons moralement !

* * *

Les journalistes sont comme les poètes. On naît journaliste comme on naît poète. On se dépouille difficilement, comme pour le sacerdoce, d'une vocation marquée pour l'éternité. M. Oscar Morin, ancien journaliste, avocat, sous-ministre des affaires municipales, entreprend, dit-on, la publication d'un nouveau périodique, *le Bulletin Municipal*. Le directeur

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.— J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

donnera dans ce magazine des renseignements utiles afin de réduire au minimum les fuites quelconques.

* * *

M. Aimé Plamondon, notaire à ses heures, fonctionnaire au service des forces hydrauliques, membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres et de la Société des Auteurs canadiens, collaborateur au *Terroir*, écrivain distingué, vient d'être créé par Sa Béatitudo, Monseigneur Damianos, Chevalier de l'Ordre du Saint-Sépulcre Orthodoxe.

Salut et félicitations !

* * *

Un groupe de journalistes de Québec vient de fonder un club de journalistes avec quartiers généraux dans une somptueuse résidence de la Grande-Allée. Les directeurs provisoires sont MM. Jos.-E. Barnard, de *l'Événement*, président ; Édmond Chassé, de *l'Événement*, vice-président ; M. Damase Potvin, correspondant québécois de *la Presse*, secrétaire-trésorier ; M. Evant E. Donovan, correspondant québécois de *The Gazette*, directeur-gérant.

Les membres se recrutent dans divers milieux de caractère industriel, politique et professionnel.

* * *



M. Antoni LESAGE

M. Antoni Lesage, directeur-gérant des "Prévoyants du Canada", membre du Conseil de la Chambre de Commerce, avait été élu au cours de l'automne président d'un comité spécial de ce corps public chargé d'étudier la question de l'Exposition à Québec.

Au cours de janvier il a fait rapport à la Chambre des études, des observations et des conclusions de ce comité. Ce rapport s'inspirant du meilleur esprit public, sans intérêt particulier comme sans passion, conclut à des réformes dont on ne saurait contester l'apropos si l'on

veut vraiment que l'Exposition serve à ses fins véritables : le progrès de Québec.

La méthode, la modération, le désintéressement de M. Antoni Lesage dans semblable question en faisait un président idéal en raison de sa prudence reconnue et de sa sagesse raisonnée.

Le rapport de M. Lesage a été adopté à l'unanimité. Il est maintenant en route vers des destinées législatives.

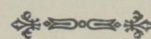
* * *

Devant un nombreux auditoire, composé d'étudiants, de membres du "Canadian Club" et de sociétés musicales de Boston, Charles Marchand, le populaire interprète de la chanson canadienne, a donné le 9 janvier dernier, au Jacob Sleeper Hall, sous les auspices de la Faculté des Arts de l'Université de Boston, un récital qui a remporté un vif succès. Charles Marchand a rendu, avec son entrain coutumier, toute une série de vieux refrains du Canada français et il fut, à un certain moment, l'objet d'une véritable ovation de la part de ceux qui l'écoutaient, charmés par les mélodies de ces chansons et par l'interprétation qu'il en donnait. Il était assisté par le chœur mixte de l'Université de Boston, sous la direction du Dr F. Smith, chœur de cent voix d'un entraînement parfait. Outre la partie vocale, le récital com-



*Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpasse la nature.*
(BOILEAU)

ÉCOLE DES Beaux-Arts



Jeunes gens, voulez-vous étudier

Le dessin d'ornement, le dessin d'illustration, l'architecture, la peinture, le modelage, l'art décoratif, la gravure à l'eau forte, -:- -:- -:- -:-

Allez vous inscrire à l'École des Beaux-Arts.
Les cours sont donnés gratuitement.

Nous donnons aussi des cours préparatoires à l'architecture comprenant: les mathématiques, la physique et la chimie.

*Soyez de ceux qui veulent monter
et briller dans la société, L'avenir
est aux jeunes qui travaillent,*

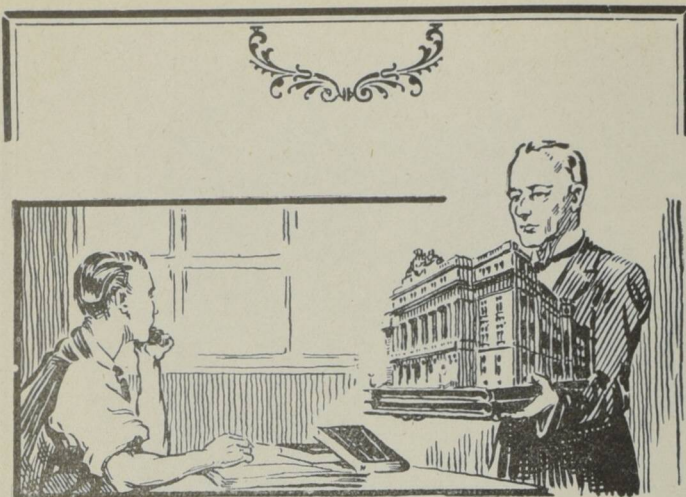


S'adresser, pour autres renseignements, au

Directeur de l'École des Beaux-Arts

Tél: 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soon.— J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.



“L'ECOLE CHEZ SOI”

A TOUS CEUX
qui ne peuvent suivre ses cours
du jour et du soir.

L'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

offre ses

Cours par Correspondance

Comptables, employés de banque ou autres salariés
de commerce, de l'industrie et de la finance, qui
désirez améliorer votre sort, augmentez votre com-
pétence professionnelle en suivant ces cours! -:- -:-

Prospectus et tous renseignements sur demande

Détachez et adressez-nous le coupon ci-dessous qui vous donne
droit sans aucune obligation de votre part
à notre brochure.

Ecole des Hautes Etudes Commerciales
de Montréal
Coin Viger et St-Hubert
Montréal.

Détachez ce coupon

Adressez-moi par retour du courrier votre Brochure “L'ECOLE
CHEZ-SOI” que je pourrai garder sans aucune obligation
de ma part de suivre vos cours.

- Comptabilité Economie politique
 Langue anglaise Le français commercial
 L'Anglais Commercial Le droit commercial

Nom.....Occupation.....

Adresse.....

A-60

portait une intéressante conférence par J.-M. Gibbon, publiciste en chef du Pacifique Canadien, sur les origines et le développement du folklore canadien-français. La soirée fut, en somme, couronnée du plus franc succès, et Charles Marchand, une fois de plus, a réussi à faire apprécier par un public américain la beauté des vieux refrains que plus de dix générations ont chantés sur les bords du Saint-Laurent.

* * *



Charles MARCHAND

Charles Marchand à Toronto !
La veille du Jour de l'An, environ
six cents couples se réunissaient
dans le grand gymnase du Hart
House de l'Université de Toronto.

Au cours de la soirée, Charles
Marchand, avec ses troubadours
de Bytown, a fait applaudir d'une
façon délirante, nous affirme un
témoin, les chants du Terroir
canadien-français. Les frères Letang
donnèrent sur des billes flottant
sur l'eau dans une vaste baignoire
des scènes de championnat de flot-
teurs de bois.

Ce que firent à part cela, les
couples réunis, sous l'œil univer-
sitaire... il est difficile d'en parler
à Québec. D'ailleurs Québec est si
loin de Toronto, que c'est moins
intéressant !

* * *

La fin d'année 1927 a apporté à quelques-uns des amis
parmi les plus distingués du Terroir des honneurs mérités.
L'honorable Philippe Paradis, conseiller législatif depuis une
décade, est devenu sénateur. Ce qui faisait dire à l'un de ses
amis : “ Mon cher ami, vous devenez *Philippe-Auguste* ! ”

L'honorable M. Caron, ministre de l'Agriculture, a laissé
la Chambre verte pour pénétrer dans la Chambre rouge.
En dépit d'une couleur si combative, — on se croirait dans une
haute-cour de chanteclercs — l'honorable ministre y trouvera
une sérénité que nous lui souhaitons bienfaisante.

Celui qui fut le vaillant député de Québec-Est à l'Assem-
blée législative pendant vingt ans, M. Louis Létourneau
est entré lui aussi dans l'enceinte du Conseil législatif où
régne, selon la tradition ou la légende, la sagesse humaine !

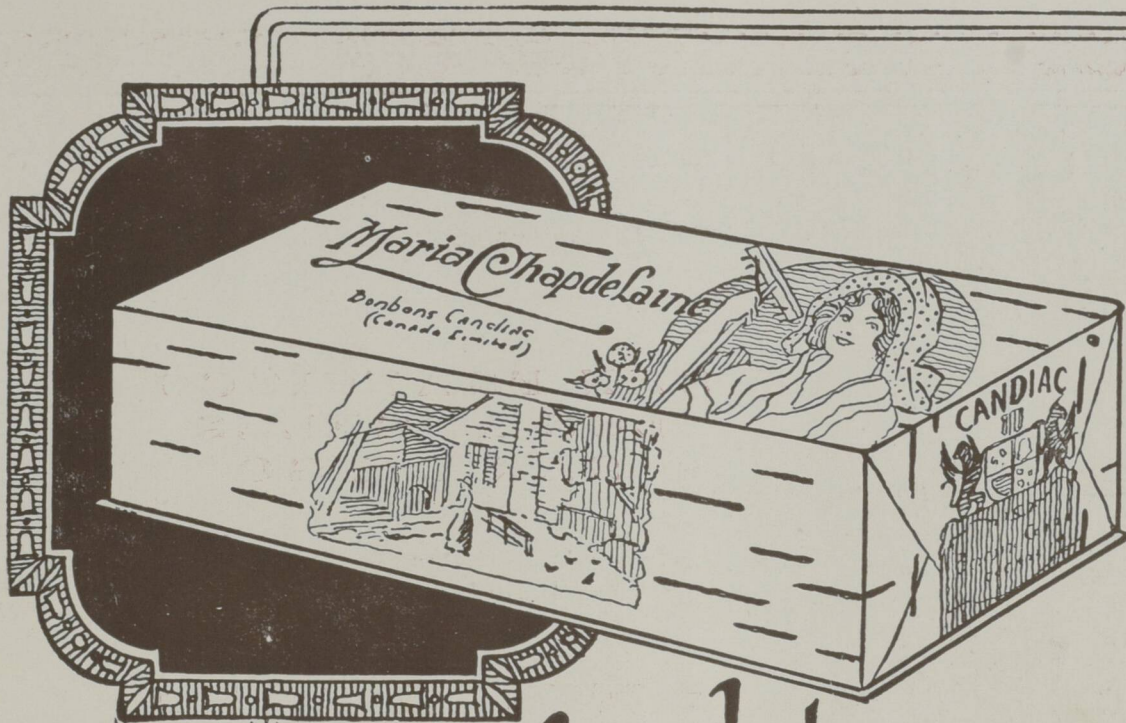
* * *

Les débuts de 1928 à l'occasion de l'ouverture du dix-septième
parlement de Québec, ont marqué des changements à la
Chambre verte. L'honorable J.-N. Francœur qui en prési-
dait les délibérations avec un esprit de décision et de droiture
sans réplique depuis 1919, a abandonné ses fonctions si dis-
tinguées d'“ Orateur ” de l'Assemblée législative pour aller
reprendre tout simplement, comme Cincinnatus à sa charrue,
son simple rôle de député de Lotbinière dont il détient fidèle-
ment le mandat depuis vingt ans, en attendant... que de
nouvelles et hautes missions lui soient confiées !

* * *

A M. Hector LaFerté, maintenant “ l'honorable mon-
sieur”, est échu le fauteuil occupé récemment et jadis par les
Francœur, les Galipeault, les Delâge, les Pelletier, les
Tessier et autres qui depuis cinquante ans se sont succédé
à la présidence de l'Assemblée législative.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. — H.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

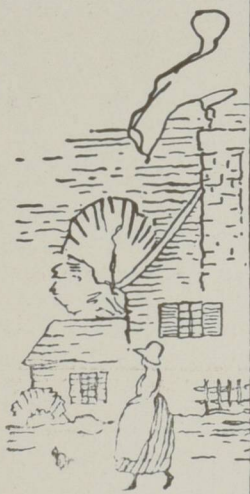


Les Chocolats Maria Chapdelaine

Renommés pour leur qualité supérieure, tout comme leur nom signifie excellence littéraire.

Noix et fruits, nougats et fondants . . . tous dans une même boîte! Quelles friandises délicieuses, quel choix exquis!

Ces chocolats surfins sont en vente dans tous les établissements sérieux, - parce qu'ils sont supérieurs et possèdent un cachet d'originalité très marqué.



Bonbons Candiac
- (Canada) Limitée -

CALIFORNIE



**SAN FRANCISCO
LOS ANGELES
SAN DIEGO**

*Cette année, allez vers des régions d'une
beauté différente.*

LE PACIFIQUE CANADIEN

vous offre une grande variété de routes ; vous pouvez voyager par Chicago dans les deux directions, ou à travers le Canada dans une et par Chicago dans l'autre et avoir l'avantage d'admirer les fameuses Rocheuses Canadiennes et de visiter Vancouver le plus grand port canadien sur le Pacifique et Victoria, la ville enchantresse, où l'Hôtel Empress n'attend que l'occasion de vous être agréable.

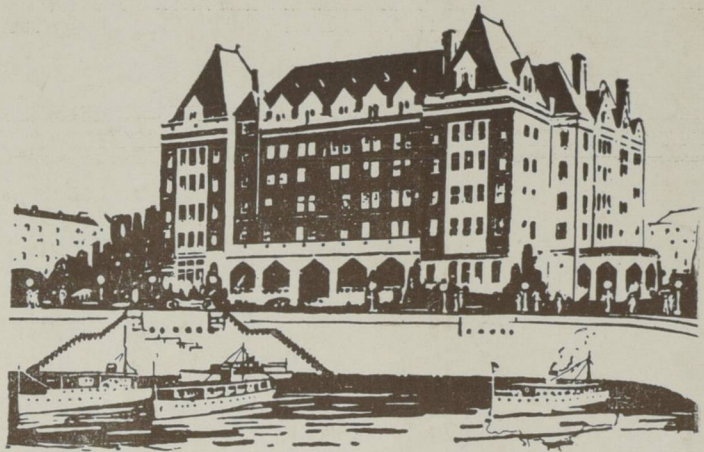
Nous nous ferons un plaisir de préparer votre itinéraire.

Bureaux des billets, 30, rue Saint-Jean, tél. 2-0093 ; Château Frontenac, tél. 2-1840 et Gare du Palais, tél. 2-0663.

C.-A. LANGEVIN

Agent général, service des voyageurs, Gare du Palais, tél. 2-0626.

Les chèques de voyage de la Cie des Messageries du Pacifique Canadien sont acceptés dans le monde entier.



Hôtel Empress, Victoria, C. A.

Voyagez par le **PACIFIQUE CANADIEN**